



LA MI-CARÊME À QUÉBEC...

(Lire l'article en page 15)

Les Indes Néerlandaises

De l'issue de cette guerre dépend le sort des grands empires et particulièrement celui des pays qui possèdent des domaines coloniaux dix fois plus grands que la métropole : Hollande, Belgique, Portugal...

De la victoire ou de la défaite des Alliés dépend entièrement le destin de ces empires coloniaux. On n'ignore pas que, depuis longtemps, l'Allemagne s'est élevée avec violence contre la possession par de petits pays, à faible population, d'espaces vitaux disproportionnés avec leur importance.

Dans le cas de la Hollande, l'Allemagne n'est pas seule à regarder avec convoitise le prodigieux domaine que constituent les Indes Néerlandaises ; le Japon, qui se trouve, pour ainsi dire, à pied d'œuvre, y voit aussi une proie facile, et combien enviable ! Les dirigeants japonais, profitant de l'absence des grandes nations occidentales en Orient, du fait de la guerre avec l'Allemagne, envisageraient avec faveur la mainmise du Japon sur les îles de la Sonde.

Depuis plusieurs années, le Japon y pratique avec un succès croissant le dumping commercial ; là, comme aux Indes britanniques, il s'efforce de distancer le commerce européen. Et il mène une propagande insidieuse auprès des indigènes, afin d'amoinrir, pour son profit, l'autorité de l'administration hollandaise.

C'est Java qui connut le "boom" de prospérité le plus important, son sol un des plus riches du monde et sa capacité de production énorme. De nombreuses plantations de sucre, café, caoutchouc, thé, coprah, tabac, kapok et d'arbre à quinine s'y développèrent rapidement.

La prospérité reçut une nouvelle accélération avec la découverte du pétrole et ne cessa d'aller croissant, particulièrement après la grande guerre, pour atteindre son point culminant en 1929. Cette année-là, Java exporta pour 743 millions de florins de produits, représentant environ la moitié des exportations totales des Indes Néerlandaises.

A cette époque, on releva, toujours dans la seule île de Java, 600 plantations d'hévéas, 338 de café, 296 de thé, 179 de kapok, 145 de coprah, 43 de canne à sucre, 41 de tabac et 24 de caçoyers.

Il semblait que les flots du pactole continueraient éternellement à couler. "Une ère de prospérité extraordinaire s'est ouverte par nos colonies", déclaraient les journaux hollandais.

C'est à ce moment que la grande cri-

se de 1929 vint mettre une fin brutale à cet âge d'or. Aucun pays ne fut en réalité plus touché que les Indes Néerlandaises. Durant la période comprise entre 1929 et 1934, les exportations de Java descendirent de 743 millions de florins à 200 millions ; pour toute la colonie, la chute des exportations se chiffra à près d'un milliard de dollars.

Si cette chute verticale fut vivement ressentie par les Hollandais, qui virent leurs salaires et revenus considérablement réduits, elle fut encore plus pénible pour les populations indigènes qui furent à peu près réduites à la famine ; la poignée de riz journalière, dans beaucoup de cas, devint la nourriture d'une famille entière.

Un vif mécontentement se fit jour dans le peuple qui, ne comprenant pas les causes mondiales de la crise, accusait l'administration d'en être responsable. C'est à la faveur de ce mécontentement qu'un mouvement nationaliste dirigé par des Javanais cultivés prit naissance. Jusqu'alors, on ne pouvait parler de nationalisme javanais, la prospérité contribuant à endormir les sentiments patriotiques des indigènes. Celle-ci disparaissant, le mouvement prit de l'ampleur ; d'autant plus que deux gouverneurs généraux le considèrent avec bienveillance.

Mais des troubles assez graves ne tardèrent pas à survenir et le gouvernement hollandais se décida à intervenir énergiquement en envoyant un gouverneur à poigne, le jonkher Van Starckenborgh Stachouwer, rétablir l'ordre. Celui-ci arriva en Insulinde fermement résolu d'éviter au pouvoir de la métropole de souffrir de nouvelles atteintes.

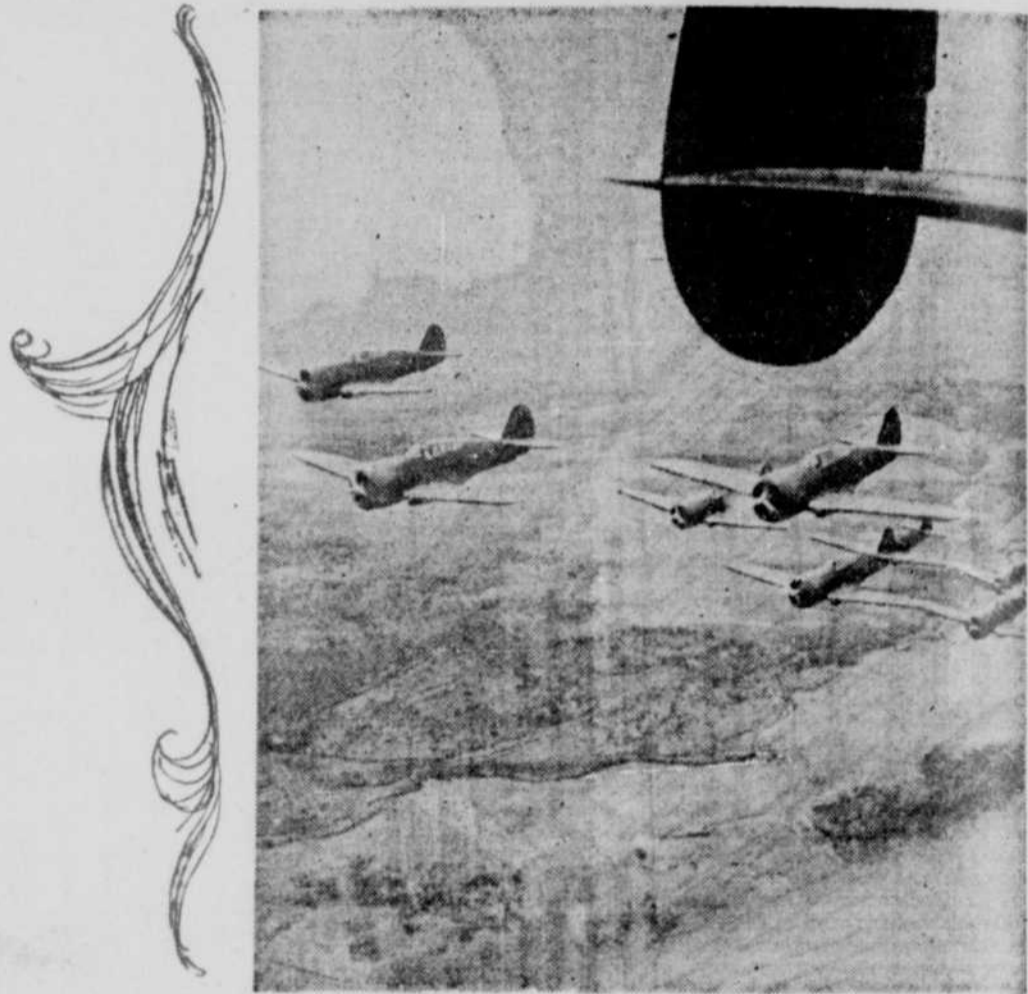
Dès son installation, il poursuivit le mouvement nationaliste avec la plus extrême rigueur, emprisonnant ou exilant ses chefs.

C'est avec cette poussée de nationalisme revendicatif que l'on touche du doigt la propagande nocive du Japon.

Celui-ci, comme en Chine, donne aux Javanais asservis l'exemple d'une grande nation jaune infligeant d'importants échecs au commerce et à la puissance des pays occidentaux, en même temps qu'il leur offre l'aide d'un peuple frère.

On sait ce que vaut la fraternité japonaise à l'égard des autres peuples de l'Orient !

On voit trop clairement, par ailleurs, le jeu du Japon et quel appoint formi-



● Quelques avions des Indes Néerlandaises survolant, en formation l'île de Java, dans les environs de Bandoeng. — (Acme).

dable ce serait pour sa politique de domination en Orient que de mettre la main sur l'Insulinde. Appoint économique d'abord, car les ressources de Java en pétrole, en caoutchouc et en sucre lui fourniraient tout ce qui lui manque, appoint stratégique ensuite. Il suffit de se rendre compte de la position-clé des îles de la Sonde entre l'Océan Indien et le Pacifique, l'Australie et l'Asie, pour constater ce qu'un peuple entreprenant pourrait en tirer pour arriver à ses fins de conquête.

L'Angleterre a bien compris le danger et sa base de Singapour est destinée autant à protéger ses routes impériales qu'à interdire au Japon l'accès des Indes Néerlandaises. Celles-ci entre, les

maines des Japonais, c'est l'Empire des Indes menacé et, peut-être, perdu.

Le moment peut sembler propice au Japon pour tenter un coup, l'Angleterre étant prise avec l'Allemagne et la France ayant dû cesser la lutte. Quant à la Hollande elle-même, elle est bien incapable de défendre son bien.

En outre, une attaque du Japon contre les Indes Néerlandaises pourrait fort bien être conjuguée avec une nouvelle offensive de l'Allemagne sur divers fronts européens.

Il n'y a donc que les Etats-Unis qui peuvent mettre un veto formel aux entreprises du Japon dans ces régions, et le faire respecter.

Jusqu'ici, ils n'ont pas manqué d'en manifester la volonté à chaque occasion d'un geste trop téméraire du Japon ; leur intérêt au maintien du statu quo dans ces régions est évident. Mais iront-ils jusqu'aux extrêmes décisions qu'implique cette volonté ?

C'est en tout cas dans le maintien de leur fermeté que réside la principale chance de la Hollande de conserver son domaine colonial en Orient.

J.-P. G.

Les possessions de la Hollande aux Indes se composent d'îles et archipels. Elles constituent le centre de la Malaisie. Java est l'endroit où la population est le plus dense au monde, 821 au mille carré. La plus grande majorité des habitants sont des Musulmans.

La population totale des Indes Néerlandaises est de 60,731,025, soit : Java et Madoura, 41,719,524 ; Sumatra, 8,238,570 ; Bornéo, 2,154,533 ; Célèbes, 4,226,586 ; autres îles, 4,351,812. La capitale est Batavia, Java. La superficie totale est de 735,267 milles carrés, soit : Java et Madoura, 50,752 m.c. ; Sumatra, 163,145 m.c. ; Bornéo, 286,819 m.c. ; Célèbes, 48,060 m.c.

La population des Indes Néerlandaises appartient à la grande famille malayo-polynésienne, aux races très diversément évoluées et dont les unes sont très civilisées (Javanais) alors que d'autres sont encore sauvages (Dayako, Papous, etc.).

C'est en 1595 que, en contournant l'Afrique, les Hollandais y abordèrent

● Lire la suite en page 3

Dimanche, 16 mars 1941



● Vue aérienne d'un coin de l'île Java, dans les Indes Néerlandaises. Cette photographie nous fait voir que chaque pouce de terrain est utilisé pour la culture du riz. Les Indigènes élèvent aussi du poisson dans les étangs artificiels établis pour l'irrigation des rizières. — (Acme).

L'AVEUGLE

par Louis Morneau

On l'appelle Théophile, (Théophile ; ami de Dieu.) Il paraît avoir quarante ans. De taille ordinaire, mince, et la tête un tantinet rentrée dans les épaules, il a déjà bien des fils blancs dans sa chevelure noire. Sa figure est maigre, anguleuse ; ses grands yeux noirs, dont la fixité frappe, détonnent dans la pâleur de son teint. Au menton, quelques poils de barbe, courts et raides. Voilà Théophile.

Aveugle, il l'est devenu dans son enfance, vers sa dixième année, à la suite d'une de ces maladies sournoises, — scarlatine ou paralysie infantile, — qui amènent presque fatalement avec elles quelque infirmité. Et depuis — depuis trente ans ! —, c'a été pour lui la grande noirceur, la nuit complète, incessante, implacable. Jamais, cependant, il ne s'est plaint, jamais il n'a murmuré ; en chrétien généreux, il a reçu la terrible épreuve... comme on reçoit la visite du bon Dieu. "Le Seigneur", dit l'Écriture, "visite ceux qu'il aime."

Et puis, depuis si longtemps, il s'est habitué à ne point voir, — à ne point voir le ciel, le soleil, la mer, les arbres, les fleurs, les champs, les moissons, les animaux, les bâtiments, la maison paternelle, les figures aimées. Il ne doit plus, désormais, garder dans son âme solitaire, que des images vagues de toutes ces choses, que des empreintes affaiblies des traits familiers.

Sa vie est un long acte de résignation, une prière continuelle. Quelle belle vie !... Belle aux yeux de Dieu, malgré son obscurité. Vie paisible, utile, toute dévouée aux siens. Vie consacrée aux intérêts de la maison, aux menus travaux domestiques, au soin des bêtes. Petite vie presque grande, à force de simplicité.

Car c'est lui, Théophile, c'est lui, l'aveugle, qui s'occupe — matin, midi et soir — des animaux de la ferme, de leur bien-être, pour ainsi dire ; lui qui, six ou sept mois par année, distribue le mil et l'avoine aux chevaux, le foin ou la paille aux vaches, la moulée aux cochons, les grains aux volailles ; lui encore, le serviteur infatigable, qui pompe dans les auges l'eau claire des fontaines ; qui enlève le fumièr de l'étable, épand les litières dans les stalles, étrille les chevaux, etc. Parfois encore, quand les p'tits gars s'ennuient, c'est lui qui entre le bois dans la maison, qui remplit le caveau sous l'escalier...

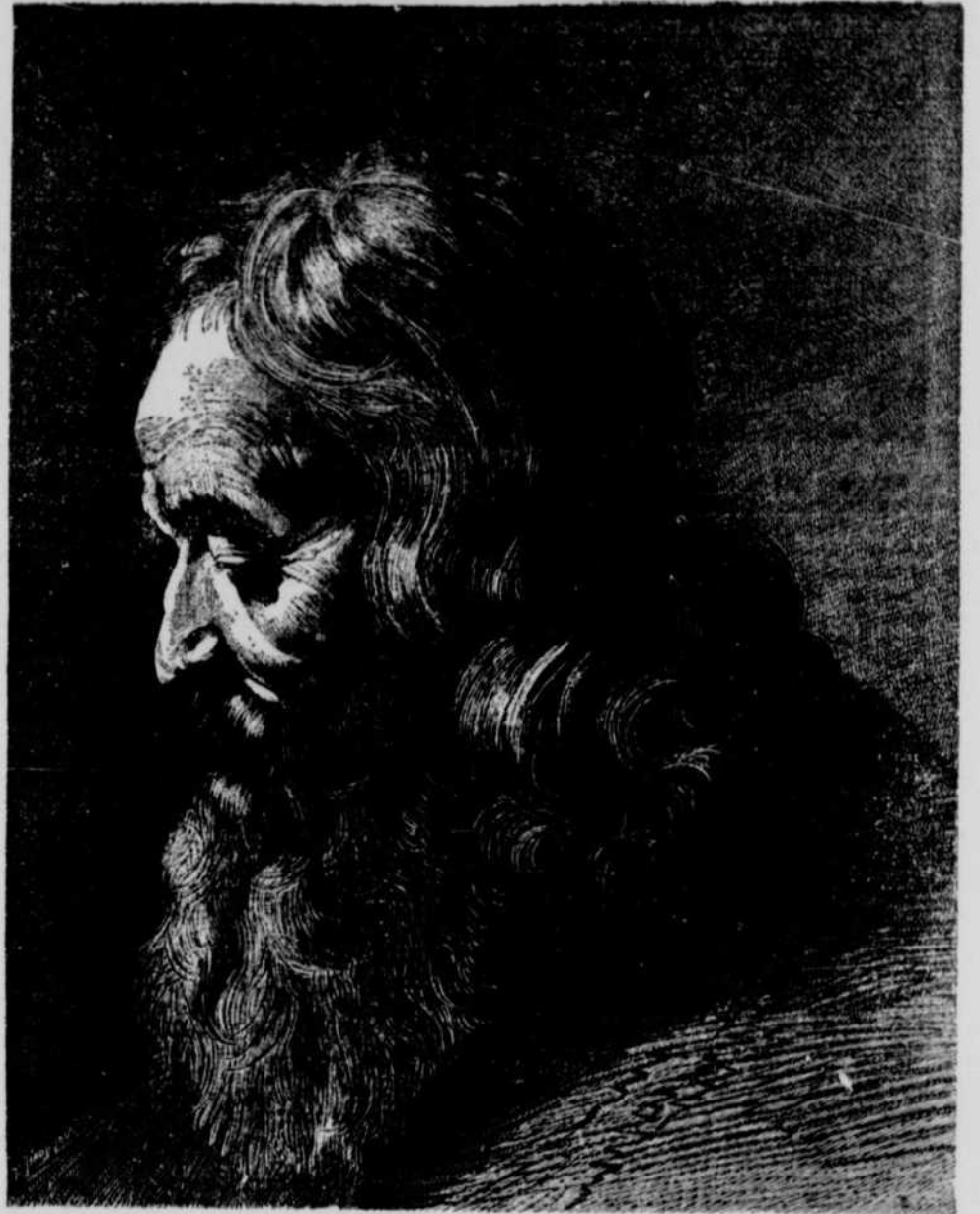
Du matin au soir, et tout le long de l'année, il trouve ainsi de quoi s'occuper, de quoi être utile. Alors que tant de gens s'embêtent, trouvent les jours longs, qui ont pourtant des bons yeux, des yeux qui voient, lui, l'aveugle, il ne s'ennuie jamais ! Le temps lui manque pour s'ennuyer, pour bâiller, et, sa longue journée remplie, — remplie à déborder, — il trouve encore le tour, avant de se mettre au lit, de réciter de longues prières, d'ininterminables *ave*. Là réside, assurément, le secret de sa résignation, de son dévouement, de sa bonne humeur, de toute sa vie heureuse.



Avec Théophile, c'est entendu, pas besoin de commander, de gronder, de crier. Il sait sa tâche par coeur, comme son Pater, et il l'accomplit méticuleusement, et de coeur gai. Sa main exercée, sa main habile supplée les grands yeux noirs et fixes, qui ne voient point ; elle furète dans tous les coins, elle tâtonne partout, à la recherche des petites besognes à faire, des choses à remettre en place, des objets demandés.

Ainsi rien qu'à passer la main, rien qu'à tâter un brin, Théophile peut-il discerner les objets, et les nommer, tout comme s'il les voyait. De même sait-il reconnaître les animaux de la ferme. Par exemple, s'agit-il d'une vache, il n'a qu'à lui glisser la main sur l'échine, qu'à lui tâter un peu les flancs, pour dire aussitôt sans hésiter, ni se tromper : "C'est ma belle Caillette". De même pour les chevaux. De sorte que, à parler vrai, la main joue, chez notre aveugle, un double rôle, elle remplit une double fonction : en plus d'être, comme chez tous les hommes, l'organe du toucher, elle tient lieu, de plus, de celui de la vue. Théophile est un aide impayable, un serviteur dépaillé !

Levé avec le soleil, et bien avant en hiver, il passe une grosse heure aux bâtiments, avec ses bêtes (elles sont bien sèches, allez !) avant de prendre son déjeuner. Il a à coeur de calmer leur faim, avant la sienne. C'est comme s'il se disait, du fond de ses ténèbres : "Ces pauvres animaux, c'est bien assez qu'ils n'ont pas de ciel à espérer, pas d'autre vie où se rattraper, il importe de leur faire bonne, le plus possible, leur pauvre vie éphémère !"



Mais les chevaux, surtout, intéressent Théophile ; ils sont bien, à la vérité, ses préférés aux bâtiments. Ah ! ses préoccupations, autant dire ses attentions, pour les chevaux !... Sa voix prend un accent particulier, comme un ton affectueux, caressant, quand il prononce : "La Fine... L'Pit... Bob..."

Bob, soit dit en passant, c'est un bon vieux cheval qui a fourni près de vingt ans de bons services, et que, pour cette raison, on laisse reposer plus souvent qu'à son tour.

Aux époques des rudes travaux, de labourage ou de charriage, Théophile redouble de soins pour les chevaux. Il leur donne les brassées de foin plus larges, les portions plus fortes. Il ne leur ménage pas, non plus, l'eau fraîche et pure. Et après les longues journées, dès que les vaillantes bêtes sont rentrées à l'écurie, vite il les enveloppe dans leurs épaisses couvertes, lesquelles boivent la sueur et préviennent les refroidissements fâcheux. Bref, les bêtes sont bien chanceuses d'être ainsi confiées à la vigilance, au dévouement de Théophile. Aussi, il faut voir comme elles tournent la tête, comme elles hennissent ou beuglent de plaisir, comme pour le saluer, quand il pénètre dans l'étable !

Et le soir, sa tâche enfin terminée, Théophile retrouve sa place accoutumée au coin du feu, au fond de la cuisine. Alors, tout en fumant une bonne pipe, il caresse doucement Pitou (un chien à poil ras, gros comme le pied), son fidèle compagnon de solitude, qui ne manque jamais de faire son somme sur ses genoux. Ou bien, à certaines heures exceptionnelles, ce grand silencieux sort de son mutisme ; alors, avec son maître, il jase tranquillement de la terre, des travaux, des bâtisses, du bétail. Il parle peu, ses phrases sont brèves, espacées ; mais on prend plaisir à écouter son discours savoureux, sensé, pratique, et si profondément humain.

On pourrait, il semble, appliquer à Théophile, dans une certaine mesure, les vers que Victor Hugo écrivait à l'adresse de Milton, qui, devenu aveugle, créa cette oeuvre immortelle : "Paradise Lost" (le Paradis perdu), tirant ainsi sa gloire de son infirmité :

"Quand l'oeil du corps s'éteint,
L'oeil de l'esprit s'allume."

Mais il est une pensée, une pensée belle entre toutes, parce que profondément vraie et juste, qu'on peut, sans forcer la vérité, appliquer à notre sympathique aveugle, c'est la pensée de l'imitation : "Un humble paysan qui sert Dieu est fort au-dessus du philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres."

Louis MORNEAU

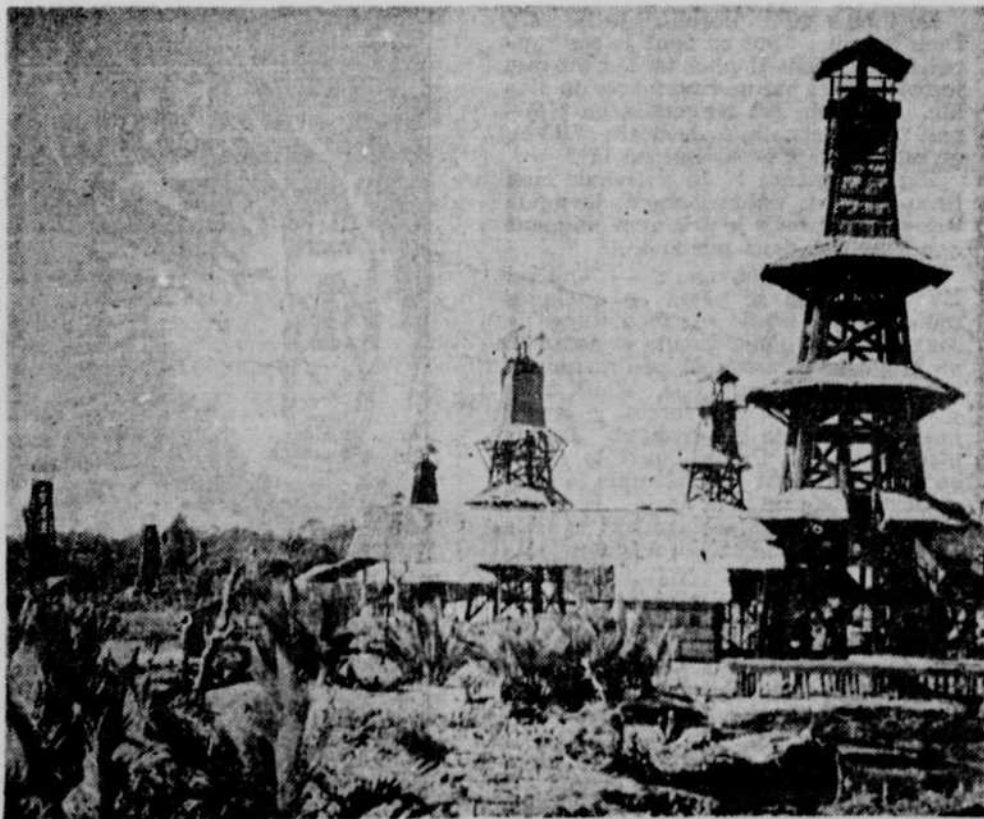
LES INDES NÉERLANDAISES

(suite de la page 2)

pour la première fois, soucieux beaucoup plus d'y commercer que d'y coloniser ; dès lors ils ne cessèrent d'envoyer des flottes dans l'Océan Indien. En 1619, ils fondaient Batavia.

Jusqu'à la fin du 18^e siècle, ces colonies furent gouvernées par la Compagnie générale des Indes Orientales dont l'administration cupide et tyrannique suscita les rebelles des indigènes, les recriminations des colons, et, après une énorme banqueroute, dut céder tous ses droits au gouvernement hollandais. Sous Louis de Bonaparte, le gouverneur Daendels, "le Maréchal de Fer", rétablit l'ordre à Java. Son oeuvre fut interrompue temporairement par la domination anglaise de 1811 à 1816. Par la suite, Java se couvrit de plantations magnifiques, qui enrichirent la Hollande. En 1849, la famine enleva un demi-million d'indigènes. Les cultures forcées furent abolies en 1870, ce qui orienta Java vers l'agriculture, rapprocha les indigènes.

● Une vue d'un coin du port de Taranakan, sur l'île de Bornéo, dans les Indes néerlandaises. C'est un des deux grands ports d'exportation de pétrole. Le Japon voudrait bien arriver à mettre la main sur les richesses de ce pays. — (Acme).



Dimanche, 16 mars 1941

L'Action Catholique — Québec

Vol. V, No 11 — 3 —

UNE PÊCHE TRAGIQUE

par René Jurançon

Lorsque les vacances sont terminées, il en reste les souvenirs, agréables ou non. C'est l'époque où l'on se montre des photos — en y ajoutant des commentaires fantaisistes :

—J'en ai raté une qui pesait huit livres (le poids augmente généralement avec l'âge et le talent du menteur).

Tout en écoutant l'interlocuteur d'une façon distraite, on prépare son propre récit, qui naturellement, doit être plus fort, plus épique que tout ce qui a été dit jusqu'alors.

Donc ce matin-là, au bureau, il était question d'histoires de pêche. Nous étions là, quatre écoutant Jules nous décrire ses dernières aventures.

—Bah, dit Alphonse, ces tracas sont minimes comparés à la catastrophe arrivée à mon ami Taron. Oh, il y a trois ans de cela et on en parle encore! Ce voyage-là, a failli bouleverser toute son existence.

Nous étions très intimes et tout l'hiver il m'avait entretenu de ce voyage soigneusement préparé. Il irait à la rivière Madeleine, en Gaspésie, pêcher le saumon avec sa femme. C'était un endroit épatant — on y prenait, paraît-il, des pièces énormes.

Son équipement comprenait des perches compliquées et de toutes tailles, des "reels" gros comme des cabestans et un assortiment de mouches impressionnantes. Son auto, un vieux Ford à pédales, fait pour passer partout, avait été aménagé pour transporter tout son fournil.

Le canot était juché sur le dessus, sa tente, son "pack sac" et toutes ses victuailles se trouvaient à l'intérieur avec quelques bouteilles de "fort", pour surmonter les défaillances possibles.

Tout était parfaitement réglé, rien n'était été laissé au hasard, mon ami étant minutieux jusqu'à la manie.

Bon, voilà que la veille de son départ sa belle-mère tombe malade, si bien que sa femme dut rester à Québec. Cela lui faisait mal au cœur de voir son voyage manqué. Il avait l'air si déçu que sa femme le prenant en pitié lui dit :

—Vas-y donc tout de même. Maman n'est pas en danger de mort, je resterai à la soigner. Pars, mais dès que tu seras arrivé, écris-moi. Ainsi, je pourrai te télégraphier s'il y avait urgence.

Après s'être fait prier un peu pour la forme, Taron, sa joie revenue, embrassa sa femme en lui faisant ses recommandations.

—Puisque tu restes ici, surveille mes parts d'Anaconda. Téléphone au courtier chaque matin et si elles montent de dix points, vends-les tout de suite. Je me suis arrangé. J'ai fait une procuration à ton nom. Ne te fatigue pas trop avec ta mère — et tâche de ne pas l'ennuyer. — Bien sûr, il aurait préféré emmener sa femme, d'abord parce qu'il l'aimait tendrement, ensuite parce que c'est commode pour faire la cuisine.

Enfin le voilà en route avec son vieux tacot, sa carabine, (c'était en septembre), son flash-light et ses boîtes. Le poignard grand comme un couteau à dépecer qui pendait à sa ceinture lui donnait l'air redoutable d'un autre Taron.

Le trajet se fit bien. Sa poussive voiture l'amena sans ennui à la rivière Madeleine le deuxième jour. La soirée n'était pas trop avancée, cependant, il importait de camper au plus tôt. Avisant une ferme coquette, un peu isolée dans une prairie près de la

rivière, à l'orée de la forêt, il s'arrêta. Le bruit d'une chute d'eau tout proche le décida tout à fait.

Le site était splendide, de beaux bouquets d'arbres ornaient la prairie; le bondissement de l'eau sautant de roche en roche faisait écho à son cœur battant dans sa poitrine. Tout s'annonçait bien — pas d'avarie — un beau site. Le poisson, c'était certain, ne devait point manquer ici. Bref ! le rêve !

S'avancant vers le fermier qui ouvrait la porte, Taron demanda la permission de camper.

La réponse lui vint en anglais. —Bon, se dit-il, voilà bien ma veine, moi qui n'en comprends pas un mot.

Alors, employant une mimique expressive, il fit comprendre qu'il voulait camper et pêcher. Le bonhomme opina de la tête, ce qui dans toutes les langues veut dire oui, puis leva un doigt en l'air, ce qui voulait dire \$1.00, et montrant la rivière en leva trois. Ça faisait \$4.00.

A son tour, Taron fit signe que ça lui allait. Sur ce, complaisamment, le fermier aida notre ami à descendre ses bagages, son canot, sa tente et tout son bataclan.

La tente fut installée rapidement, grâce à son aide et celle de ses enfants. Il en avait huit qui, d'abord farouches, s'apprivoisèrent rapidement, trop même, car Taron eut fort à faire pour garder tout son bien. L'on examinait la carabine, l'autre la table pliante, un troisième s'était emparé du poignard et tournait autour de la tente en poussant des cris sauvages. Quelques taloches largement distribuées par le père firent renaître l'ordre rapidement.

Après un "good night" énergique, mon ami se trouva seul sous sa tente, heureux comme un roi. Ayant diné rapidement de quelques conserves, il se fourra sous ses couvertures sans même faire sa vaisselle, se sentant trop fatigué pour vaquer à ces soins ménagers.

Plaçant tout près de lui son flash-light, et, on ne sait pourquoi, son immense poignard, il sombra d'un seul coup dans un profond sommeil.

Le temps qu'il dormit, je ne sais, Dieu le sait. Tout ce dont je me rappelle, me disait-il plus tard, c'est que je fus réveillé par un tintamarre du diable. La table fut renversée, on piétinait sur la vaisselle ! Je criai : "Hé là, qu'est-ce que c'est — qui est là?"

Pas de réponse ! Je cherchais mon flash-light et, naturellement, je ne le trouvais pas, mais je pris mon poignard que j'assurai dans ma main.

Je répétais de nouveau : — "Qui est là?" Tout ceci se passa en quelques secondes. Je sentis sur mon visage le souffle chaud d'une gueule et entendis un grognement assourdissant, peu rassurant. "C'est un ours", pensai-je. Alors, sang y voir, de toutes mes forces, je lançai mon poignard de bas en haut. J'avais bien frappé ! Un cri horrible se fit entendre pendant que je sentis le sang couler le long de mon arme. Je la retirai et d'un coup se fendait le toit de la tente, je me sauvai à toutes jambes vers la ferme...

Peur?... me disait-il plus tard, tu parles ! Je tremblais comme une feuille. Je flanquais des coups de pied de toutes mes forces dans la porte. Au bout d'un certain temps qui me parut long, le fermier, en chemise, traînant ses savates, l'air endormi, apparut.

Te dire sa tête quand il me vit plein de sang, mon couteau à la main ! Il eut une seconde d'hésitation puis voyant que je claquais des dents, se

mit à baragouiner en anglais un tas de choses que je ne comprenais pas.

Je lui montrai ma tente où tout était calme maintenant et à ma mimique, il faut croire que je fus assez bon acteur, il parut comprendre qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Soucieux, se grattant le menton, il me fit signe d'attendre. Pendant ce temps sa femme était arrivée et les mioches aussi. Tout ce monde piaillait, ce qui amena une nouvelle distribution de taloches. Sa femme se dirigea vers une chambre au fond et parla avec quelqu'un qui finalement passa la tête dans l'entrebaillement de la porte et me regarda avec anxiété.

Pendant ce temps le fermier allumait sa lanterne. Il avait l'air inquiet. Je ne l'étais pas moins. Je me demandais ce que nous allions trouver sous cette maudite tente.

Enfin, suivant la fermière, une jeune fille d'une vingtaine d'années parut, un manteau jeté sur ses épaules.

—Que se passe-t-il, monsieur ?

—Dieu soit loué. Il y a au moins quelqu'un qui parle français ! Made-moiselle, j'ai été attaqué par un ours pendant que je dormais. Heureusement, j'avais mon couteau à portée de ma main. Je crois que je l'ai bien touché, cependant, il vaut mieux être prudent et peut-être n'est-il que blessé.

Fidèlement, je suppose, elle fit la traduction. Les yeux du bonhomme s'arrondissaient d'étonnement. Il me regarda, prit son fusil, le chargea, et me confia la lanterne en me faisant signe de le suivre.

Je n'en menais pas large et mes genoux ne tremblaient pas seulement de froid. Les femmes restèrent sur le seuil de la porte tenant bien haut une lampe que le vent faisait vaciller.

Nous approchions à pas prudents. Ça ne remuait plus sous la tente. Seul un souffle rauque était perceptible à nos oreilles alertées. Nous touchions à la tente et sur un signe, je passai la lanterne à travers la déchirure que j'avais faite en fuyant. Ça ne bougeait pas. Seule la lanterne dansait au bout de mon bras énérvé. Le bonhomme se risqua à tendre un cou prudent dans l'ouverture pour voir ce qu'il en était.

—By Jove ! That damn fool has killed my pig ! ! !

—Ben ça mon vieux, je l'ai compris tout de suite !

J'étais soulagé, mais le bonhomme n'avait pas l'air content. M'arrachant la lanterne des mains, il contempla sa truie qui rendait le dernier soupir au milieu de mes couvertures.

Puis, à grands cris, il appela les femmes. Celles-ci vinrent en courant. En

voyant le tableau, la jeune fille éclata de rire, un rire perlé, charmant, qui n'en finissait plus mais qui me parut déplacé. L'autre, au contraire, faisait une face de carême et se mit à parler avec vivacité à son mari.

—Que disent-ils, demandai-je.

—Elle demande que l'on fasse boucherie tout de suite, pour sauver la viande.

Comme de fait, partant précipitamment, ils me laissèrent en tête-à-tête avec ma victime. J'avais que l'air penaud. Je pris le parti de me vêtir plus décemment, car j'étais en sous-vêtements, et de leur aider. C'était bien le moins que je puisse faire.

Mes offres de service furent acceptées sans bonne grâce. Toute la maison fut alertée. On alluma le poêle, fit chauffer de l'eau, enfin tout le tralala que nécessitait une telle opération. En charriant l'eau, je pensais sûrement : le bonhomme laissera pas cela comme ça, va falloir que je le dédommage. Cependant, c'est de ma faute. Il n'avait qu'à l'enfermer, sa cochonne de truie. Ce n'est pas moi qui suis allé la chercher.

Je préparais mes arguments pour la discussion que je sentais imminente et âpre. Je décidai d'être ferme et de tenir-mes positions.

Le fermier ne disait rien. Après avoir ébouillonné son porc, il le râclait avec frénésie, les dents serrées, en soupirant sans doute de pouvoir m'en faire autant. Enfin, vers le petit jour, le plus gros du travail était fait. L'animal était fendu, les marmittes ronronnaient, ça commençait à sentir bon.

Je pensai à ma bouteille de fort, peut-être faciliteraient-elles la discussion. De fait, il accepta volontiers un verre de scotch, puis un second. Nous ne parlions pas, et pour cause. Mais je fis signe à la jeune fille et lui demandai si elle voudrait bien me servir d'interprète. En quelques phrases, j'appris qu'elle était de Montréal, s'appelait Emélie et passait là trois semaines de vacances.

—J'y viens tous les ans. Ça ne me coûte pas trop cher, bien que le "père" soit plutôt avare, dit-elle en m'indiquant le fermier d'un clin d'oeil.

—Bien, lui dis-je, demandez-lui comment l'on va s'entendre pour sa truie.

La question transmise, la réponse vint aussitôt.

—\$60.00.

L'énormité du prix me fit bondir. Je me lançai dans une véhémence protestation. Après tout, son cochon qu'il

● Lire la suite en page 10



Don. U. S. Pat. Off.
Copyright, 1941, by Franklyn...

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR

**MILTON
CANIFF**



Oh, Kiel, vous avez été bien gentil de sauver ce jeune garçon blond du peloton d'exécution! J'étais certaine que vous ne désiriez pas le voir fusiller!



En effet...

Cet enfant m'intéresse beaucoup... Pourriez-vous arranger cela de façon à ce que je lui apprenne la bonne nouvelle?



Madame Lustre désire parler au prisonnier américain. Je désire savoir ce qu'ils se diront. Faites le nécessaire, n'est-ce pas.

Tout pour plaire à nos alliés! Une chambre où se trouveront des microphones bien cachés servira pour l'entrevue!

LE L'INDEMAIN



L'entrevue aura lieu dans la pièce voisine... Chaque mot prononcé là pourra être entendu grâce à cet appareil.

Voyez à ne laisser ni papier ni crayon dans l'autre pièce!



PLUS TARD

Le jeune garçon sera conduit ici... Je vous laisse!

Merci, Kiel. Vous êtes vraiment très bon.



A genoux! Madame Lustre consent gracieusement à vous parler!



BUR - -

Parlons français! Je crains que mon compagnon de route ne soit quelque part aux écoutes. Il est allemand et comprend bien l'anglais, mais il ne sait pas un mot de français!



Entendu... Je vous écoute!

On ne te fusillera pas, mais il faut que tu sortes d'ici!



Que faut-il faire?

Je vais m'occuper de tout. Quand tu recevras mon signal, sois prêt!



Je comprends... J'attendrai vos ordres!

Je vais d'abord m'occuper de mon compagnon. S'il a écouté, il sera sur ses gardes, car il se demandera pourquoi nous avons choisi de parler français!



NOS Forces NATIONALES

LE HAUT ENSEIGNEMENT

Le peuple canadien-français porte en son âme un riche alliage de qualités propres à assurer sa survivance et son développement: idéalisme religieux, légitime ambition de grandir et d'être indépendant, tenacité, simplicité et goût de l'effort, prudence, esprit d'économie, fraternité et de soumission intelligente à qui sait se montrer un véritable chef.

Ces qualités inhérentes à son âme, a dit M. Henri Lallier, professeur à l'Externat classique St-Jean-Eudes, parlant sous les auspices de la société St-Jean-Baptiste de Québec, au poste CHRC, samedi dernier, sur "le haut enseignement", ces qualités, le peuple canadien-français en a assuré la survivance et l'épanouissement en se créant des institutions politiques, provinciales et fédérales, sur lesquelles il peut s'appuyer solidement pour défendre avec succès, contre les attaques les plus violentes, le riche héritage culturel que lui a légué notre mère, la France; la fécondité de ses familles ajoute à ces richesses un atout précieux: une jeunesse nombreuse, ardente et fière, durcie par l'épreuve et apte à s'acquitter de toutes les grandes tâches qui l'attendent.

Devant ce spectacle, nous sentons s'épanouir en nos coeurs la conviction inébranlable que notre nationalité ne peut mourir. C'est aussi que l'histoire, par ses leçons fécondes, nous apporte d'autres motifs d'espoir; elle démontre que notre groupe ethnique est si profondément enraciné dans le sol canadien qu'il faudrait un choc d'une violence inimaginable pour l'en déraciner; elle témoigne que nous savons être forts, lorsqu'il le faut, et que nous ne reculons jamais devant les difficultés... Aujourd'hui, l'avenir semble s'être obscurci... Malgré tout, nous survivrons, mais à une condition; c'est que se lèvent de plus en plus nombreux parmi nous les chefs de file indispensables pour mettre au point une doctrine nationale consistante, coordonner nos efforts dispersés, diriger d'une main habile et ferme la résistance aux prochains assauts de nos adversaires et guider prudemment la marche en avant vers les grands espaces libres, où le soleil brille avec plus d'ardeur pour ceux qui ont combattu vaillamment, en un mot, à condition que nous puissions compter sur une élite intellectuelle dévouée corps et âme à nos intérêts nationaux.

Cette élite, dit M. Lallier, nous sera fournie par nos institutions de "haut enseignement", nos universités. Et il retrace brièvement ce que nous possédons dans ce domaine: les universités de Québec, de Montréal et d'Ottawa.

Ces universités ont certes contribué, pas autant qu'elle le devraient peut-être, au progrès de notre nationalité. En la personne de quelques-uns de leurs professeurs, elles ont commencé à élaborer une doctrine nationale claire et précise, à éclairer notre peuple sur les principes essentiels qui conditionnent son existence. Ce rôle d'éclaireurs et d'animateurs est bien celui des penseurs qui composent le corps professoral de nos universités. C'est bien à eux qu'il appartient de faire comprendre à nos gens que ce qui fait la grandeur d'un peuple, c'est moins le progrès matériel et la force brutale que l'élevation du niveau intellectuel et que la vraie puissance d'un peuple réside dans la "cohésion et l'union de toutes les forces vives" de la nation "dirigées vers un même but, concourant au bien commun". Or l'union des volontés et des intelligences ne peut s'établir que sous l'inspiration de la doctrine chrétienne. Nos universités, en diffusant la doctrine sociale de l'Eglise, aident donc à accroître notre puissance.

L'université contribue aussi au bien de la nation, chaque fois qu'elle prend attitude sur les questions nationales. Elle fait encore son devoir, lorsqu'elle prend en mains la tâche primordiale de l'éducation nationale totale, dans tous les domaines; lorsqu'elle assume la responsabilité de sauver notre patrimoine catholique et français, sans la préservation duquel nous ne serions plus qu'une race de dégénérés.

L'université a aussi coopéré au pro-

par
Henri LALLIER

professeur à l'externat
classique St-Jean-Eudes

grès de notre nationalité, indirectement cette fois, en lui préparant les chefs d'élite dont elle a besoin pour s'affirmer dans tous les domaines: des médecins qui nous font honneur; des hommes de loi capables de défendre l'héritage de nos lois françaises; des ingénieurs, des hommes d'affaires et des techniciens de haute valeur; surtout des sociologues, des écrivains de valeur et des penseurs originaux, qui ont rendu possible le réveil intellectuel et national qui s'annonce aujourd'hui plein de promesses.

La tâche principale de l'université, c'est probablement de former des professeurs compétents pour les degrés inférieurs de l'enseignement; car c'est là qu'elle peut le plus facilement atteindre la masse de nos gens et influencer sur eux.

S'appuyant ensuite sur des jugements portés par des personnages de haute culture, tels le cardinal Villeneuve, Mgr Camille Roy, l'abbé L. Groulx et M. Esdras Minville, le conférencier dit qu'il reste à nos universités beaucoup de chemin à parcourir pour ne mériter que des louanges dans le domaine de l'action nationale.

C'est d'abord l'abbé Groulx qui reprochait aux étudiants de l'université de Montréal de se désintéresser du peuple. Il faudrait donc qu'à l'université, on habitue nos jeunes Canadiens français à se dépenser corps et âme aux oeuvres nationales et religieuses; sans quoi, dit M. Lallier, ils "feront demain des exploités de leur profession, des machines à empocher des piastres. Ils nous feront de ces dirigeants, dépourvus de vraie foi et de sens social, qui, à l'heure où les révolutionnaires de tout poil, socialistes, communistes et trustards, tirent sur la société à boulets rouges, ne savent nous défendre qu'en se jetant du côté des pires révolutionnaires, les trustards. Ils nous préparent des hommes aux flasques convictions nationales, des hommes qui, devant les attaques de l'ennemi ne savent que se taire et plier l'échine."

Mgr Roy touchait du doigt le même mal lorsqu'il disait que "notre société a souffert d'avoir trop compté de citoyens influents, influents par la situation professionnelle et la fortune, qui ont trop circonscrit à leurs intérêts personnels le cercle de leur dévouement. Il faut aujourd'hui que les plus riches de science, d'influence et d'argent, soient les plus soucieux du bien commun de la société où ils vivent".

Malgré de notables améliorations, dues surtout à la fondation des écoles des Sciences sociales, politiques et économiques, le second nombre de nos étudiants pensent encore bien plus à assurer leur avenir matériel qu'à se préparer à assumer leur rôle social et national.

Lorsque le cardinal Villeneuve se plaignait de ce que nous n'eussions pas encore, en cette province, des universités catholiques comme il nous les faudrait, il pensait aussi à leurs déficiences, puisqu'il ajoutait: "A quoi bon viser si haut! pensent certains... A conserver le peu que nous avons acquis, au moins à nous défendre contre les torrents qui nous inondent, à prendre notre place dans la civilisation actuelle, comme des hommes et non pas comme des nains, gonflés et prétentieux."

Nos universités, disait encore Son Eminence, doivent diriger notre pensée publique, sous peine d'être submergées. On attend d'elles des directives de vie, de vie personnelle pour ceux qui les fréquentent, de vie sociale pour l'ensemble de notre peuple".

Pour atteindre le but qui leur a été ainsi indiqué nos universités doivent s'affirmer nettement, ouvertement, sans l'ombre même d'une équivoque com-

me des institutions nationales. Les professeurs de nos universités devront donc rattacher leur enseignement spécialisé à un but commun; préparer pour la nation des chefs prêts à la servir avec compétence dans tous les domaines. Les universités orienteront pour cela tout l'enseignement sur le national. Il faut, à l'université, une atmosphère qui pénétre "tout l'homme, éveille et précise en lui le sens du devoir social, du devoir civique et patriotique, véritable, apanage des élites".

En conséquence, ajoute M. Lallier, nos universités devront encourager davantage l'enseignement de l'histoire nationale dans leurs chaires et les institutions d'enseignement qui évoluent sous leur sphère d'influence. Il faut que cet enseignement soit vivant, il faut qu'il forme des patriotes éclairés, sachant à quelle race surhumaine ils appartiennent et disposés à défendre l'héritage sacré de leurs ancêtres.

Avec l'enseignement de l'histoire, et sur le même plan, un enseignement plus poussé de la langue et de la littérature françaises et de la philosophie catholique, puisque c'est surtout en ces domaines que nous nous distinguons de nos compatriotes anglo-saxons.

Lorsque nos universités se seront ainsi adaptées et transformées, elles seront plus en mesure de jouer le rôle politique élevé que leur proposait jadis le cardinal Villeneuve: celui de diriger la pensée canadienne qui n'est pas encore fixée sur des questions essentielles comme celles de l'impérialisme et du canadianisme, de l'industrialisme outrancier ou d'une politique rurale saine, rôle de créatrice, de fierté nationale et de formatrice de Canadiens authentiques qui ne songent point à se le faire pardonner, et qui constituent une digue contre les idées et des systèmes politiques préconisés par de nouveaux venus en ce pays et dont notre bonheur national peut encore se passer. Rôle élevé, rôle délicat, certes, mais rôle nécessaire et dont nos universités ne peuvent pas tarder plus longtemps à assumer la responsabilité.

Et M. Lallier termine en demandant à ses compatriotes d'aider tous l'université à devenir, le plus tôt possible, l'imense phare lumineux qui éclairera de ses rayons puissants toute la terre arctique. A cette lumière s'éveilleront

Histoire de l'Eglise. X
La révolution



308. — BONAPARTE EMPEREUR. — IL RECOIT LE SENATUS-CONSULTE

L'ordre religieux rétabli, Bonaparte s'occupa de rétablir l'ordre administratif, judiciaire et militaire. Dans cette organisation civile, il fit ce qu'il n'avait pas pu faire complètement dans le concordat: s'assurer la mainmise absolue sur son peuple. Pendant toute sa vie de souverain, ce désir se manifesta, jusque dans cette réflexion inexacte et désagréable: "Voyez l'insolence des prêtres, ils prennent l'âme de mes sujets et ne me laissent que le cadavre." La vérité est que les prêtres en formant les consciences assuraient au chef d'Etat de fidèles sujets. Sa soif du pouvoir le conduisait à des excès et même à de plus regrettables, car il fit saisir le duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes. Puis se sentant maître incontrôlable et incontrasté, il fit inspirer au Tribunal la pensée d'établir l'empire et de placer à sa tête le Premier Consul. Le vote de la Nation eut lieu le 4 mai 1804, il fut décidé qu'il ne s'exprimerait que par "oui" ou par "non". Trois millions cinq cent mille électeurs prirent part au vote: tous votèrent "oui", sauf trois exceptions. Après avoir pris le nom de Napoléon, l'empereur entra vivement dans son rôle de chef d'Etat, et s'assura une cour brillante par ses largesses et par les titres pompeux décernés à ses fidèles.

Production de la maison G. MAZO
33, Boulevard St-Nicolas,
Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

des énergies latentes qui n'attendaient que l'appel d'en haut pour s'élaner dans la mêlée et contribuer pour leur part à l'accomplissement du grand rôle civilisateur que notre petit peuple doit jouer en cette terre d'Amérique, fécondée par les sueurs et les larmes de nos ancêtres, ces géants à la figure énergique et calme, découvreurs et fondateurs d'empire.

Le Reich a substitué le servage au syndicalisme

● Sous certains aspects, l'organisation syndicale des Allemands, avant Hitler, était en avance sur celle des Anglais, des Français et des Américains.

Si l'ouvrier allemand est aujourd'hui contraint de travailler quinze heures par jour pour un salaire insuffisant, et si la bonne moitié de sa maigre pitance va à la caisse du parti national-socialiste, au Secours d'Hiver, au Front du Travail, au fisc et aux innombrables oeuvres nationales qui le sollicitent de toutes parts, il faut se rappeler qu'avant 1933, année de l'avènement d'Hitler au pouvoir, nulle nation n'avait de syndicalisme mieux organisée que la nation allemande.

C'est vers 1860 que les unions ouvrières d'Allemagne prirent leur essor véritable. Sauf au cours de la proscription de 1878-90, décrétée par Bismark, elles ne firent que prospérer, à tel point qu'elles comptaient plus de neuf millions de membres en 1922. A l'aube de la guerre de 1914-18, le parti social-démocrate, qui était la manifestation politique du syndicalisme allemand, avait récolté 4 1-2 millions de voix aux élections nationales du Reich, soit un tiers du total. C'est dire que l'ouvrier avait son mot à dire dans les affaires de l'Etat, et que son influence n'était pas négligeable.

En fait, on constate aujourd'hui, avec le recul des ans, que le syndicalisme allemand était, sous plusieurs aspects

primordiaux, en avance sur celui de France, d'Angleterre et des Etats-Unis. Ainsi, Bismark, qui était très hostile aux Socialistes, n'en fut pas moins l'un des initiateurs de l'assurance sociale en Allemagne, avec tout ce que cela comporte de socialisme d'Etat.

Hitler devint chancelier en janvier 1933. Le 2 mai, ses Nazis occupèrent de force tous les bureaux d'unions ouvrières, confisquèrent la caisse de chaque syndicat et mirent en état d'arrestation les dirigeants de ces organisations. Le mois suivant, le parti social-démocrate perdit tout droit d'existence légale, et les quelques chefs qui voulurent résister furent jetés en prison.

Depuis lors, l'ouvrier allemand est un véritable esclave. Sous le masque trompeur de Front du Travail, Hitler cache un appareil purement politique qui détermine dans ses moindres nuances la vie quotidienne de l'ouvrier. Au Canada, les syndicats ouvriers sont encore libres d'exprimer leurs tendances, et ceux qui en font partie ne se rendent peut-être pas suffisamment compte du bien-être dont ils jouissent, en comparaison du sort qui est fait aux ouvriers allemands. Il convient de faire ressortir ce contraste, afin de faire taire ceux qui sèment parmi nos ouvriers des paroles de mécontentement et de désintégration.

SAINT JOSEPH

Nous fêterons mercredi prochain la fête du bon saint Joseph. J'ai pensé, chers lecteurs, vous intéresser en vous écrivant une page de Paul Claudel :

"Saint Joseph était à la fois un ouvrier et un gentilhomme... Quelle plus singulière vocation que la virginité pour un homme à cette époque surtout ! Pourquoi l'avait-il adoptée ? Qu'il devait être patient et fort... Je le vois revenant de Caiffa, par un jour d'automne, où il est allé chercher son bois dans une mauvaise charette. Je le vois qui passe la rivière. La charette enfonce dans la boue jusqu'aux essieux. Puis je le vois dans sa boutique, un matin de soleil, j'entends la scie et le bruit sonore des morceaux de bois, j'entends un enfant qui vient le chercher et qui crie : Joseph ! Joseph !

"Puis, je le vois qui revient de Jérusalem, à l'étonnement de tout le monde, avec sa fiancée, si jeune et si douce... Je les vois quand ils arrivent et la voisine complaisante qui avait préparé le ménage. Que de commentaires sur cela, le soir, à la fontaine.

Joseph est le Patron de la vie cachée. L'Écriture ne rapporte pas de lui un seul mot. C'est le silence qui est le Père du Verbe.

"Joseph était charpentier. Il était obligé de discuter avec les clients et de signer des petits contrats, de poursuivre des débiteurs récalcitrants, d'acheter ses fournitures au meilleur compte en réfléchissant sur les occasions...

"Je vois le cocher d'une de ces belles dames qui allaient aux eaux de Tibériade, s'arrêtant chez le charpentier malade pour faire réparer la voiture. C'est Jésus lui-même qui s'en charge et qui prend l'outil des mains.

"Que ses derniers jours de faiblesse durent être touchants entre Jésus et Marie, quand déjà il ne pouvait plus travailler... Jésus, Marie, Joseph. "Il n'y a ici que trois pauvres gens qui s'aiment, et c'est eux qui vont changer la face du monde."

O saint Joseph, apprenez-nous le silence et l'art de nous sanctifier dans le devoir d'état. Le sort du monde, maintenant encore, est lié à l'obscur dévouement de quelques âmes qui travaillent

Le culte du blasphème

en Allemagne nazifiée

● Le néo-paganisme nazi, ou "religion allemande", nie tous les dogmes fondamentaux du Christianisme. — Le livre de Bergman, un répertoire de blasphèmes.

Ceux qui pratiquent sincèrement leur religion constituent ordinairement l'élément d'ordre dans une population. Aussi a-t-on parfois constaté dans ces milieux une admiration, parfaitement explicable du reste pour les régimes d'autorité. Hitler n'a pas négligé ce facteur, dans sa propagande internationale. Ses agents l'ont toujours présenté sous les dehors d'un homme austère, d'un champion de l'ordre, d'un adversaire irrédicible du communisme. Le Pape et ses cardinaux eurent tôt fait, cependant, de déceler le danger du nazisme. Enfin, on vit Hitler et Staline se donner l'accolade en 1939. Tous deux ennemis du Christianisme, il faut les mettre dans le même sac.

Nous avons sous les yeux l'ouvrage d'Ernst Bergmann, "Thèse de la religion allemande", paru à Breslau en 1934. Comme les ouvrages de Rosenberg, du général Ludendorff, ces thèses nazies sont un véritable ramassis de blasphèmes, si nous les considérons du point de vue catholique. On s'en rendra compte par les quelques extraits qui suivent :

"La religion allemande ne connaît pas de dogmes, parce que c'est une véritable religion".

"Dieu naît et croît dans l'homme. Si Dieu n'existe pas dans l'homme, il n'existe pas du tout. Conséquemment, la religion allemande enseigne comme croyance suprême la foi en l'Homme".

"La religion allemande rejette la théorie du péché qui est immorale et irréligieuse. Cette croyance au péché est le plus grand péché commis contre l'humanité".

"Un peuple qui aspire à l'honneur ne peut pas rester chrétien".

"La religion allemande enseigne que le honteux déclin moral de l'homme est attribué à la fausse éducation morale que le Christianisme a donnée à l'humanité depuis deux mille ans."

ardemment pour Dieu et l'aiment de tout leur coeur.

Oncle ARTHUR

16 mars 1941.

"La croyance en un Dieu qui existerait dans l'au delà est le commencement de la fin de toute moralité".

Nous arrêtons là. Mais le livre de Bergmann fourmille de thèses analogues, toutes plus blasphématoires et impies les unes que les autres. On voit donc sur quelles bases spirituelles "l'ordre nouveau" d'Hitler est établi. Comment les nations qui ont bu aux sources spirituelles du Christ, pourraient-elles accepter cette religion de l'irréligion, cette négation systématique de l'infériorité de l'homme vis-à-vis de son Créateur ? Au temps des Croisades, les Chrétiens n'hésitaient pas un moment à combattre pour la survivance de leur foi. Sommes-nous moins fervents, moins convaincus que ne l'étaient ces preux ? Les Croisés ont assuré la perennité de la civilisation chrétienne, et la société humaine a bénéficié jusqu'à nos jours des effets bienfaisants de leur héroïsme. Le même devoir se pose aujourd'hui à nous : si le christianisme doit survivre, Hitler doit être abattu.

L'opinion des autres

A retenir,...

"La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude." — Vauvenargues, 1746.

Le coeur devait manquer.

"Dans une guerre future, toutes les difficultés se trouveront augmentées au fur et à mesure que les moyens techniques et mécaniques augmenteront et se perfectionneront (...). La guerre manoeuvrée, la guerre de mouvement demande, entre autres qualités, à tous, mais aux commandants des grandes unités tout particulièrement, la confiance en eux-mêmes et l'amour des responsabilités. Elle leur demande, en un mot "d'avoir du coeur". S'il n'a pas de "coeur", un commandant même fort instruit ne se lancera jamais dans une manoeuvre l'empêchant de sentir les coudes de ses camarades et l'éloignant de la conception habituelle de la grande unité encadrée" — Maréchal Pietro Badoglio, 1936.

Leur habituel stratagème

"Mon âme se déchire, mais il faut tout mettre à feu et à sang, égorger hommes, femmes, enfants et vieillards, ne laisser debout ni un arbre, ni une maison. Avec ces procédés de terreur, les seuls capables de frapper le peuple français, la guerre finira avant deux mois, tandis que si j'ai des égards humanitaires, elle peut se prolonger des années. Malgré toute ma répugnance, j'ai donc dû choisir le premier système." — Guillaume II, lettre à François-Joseph, 1914.

Avertie depuis longtemps

"Que nos ports et nos forts soient armés comme si la prochaine marée devait nous apporter une flotte ennemie." — François Bacon, chancelier d'Angleterre, dans une lettre au roi Jacques Ier.

PROPRIÉTÉ DES TERMES

Lu dernièrement :
"Marie et Jésus étaient à Bethléem et cherchaient un appartement. Comme on leur demandait trop cher, ils cherchèrent encore, et à la fin allèrent se loger dans une crèche..."

"Quand Jésus ressuscita, il balança la grosse pierre de son tombeau, et les soldats romains se sauvèrent comme des lapins..."

"Plus tard, il reviendra juger tous les hommes et ce sera le classement général..."

Quand on parle de choses sérieuses et surtout religieuses, autant que possible il faut être exact dans les termes !

VENEZ TOUS
à MAOI

POUR LES PETITS
ET LES GRANDS

COMMUNIE pour faire plaisir à JESUS !

Voilà le motif de pur amour, le plus parfait, celui qui attirera sur ta chère âme, ô catholique, les meilleures bénédictions du Sauveur, qui te read comme à sainte Marguerite-Marie sa parole ardente : "J'AI SOIF D'ÊTRE AIMÉ DES HOMMES DANS LE SACREMENT DE MON AMOUR !... Toi, du moins, ajoutait le bon Sauveur, FAIS-MOI CE PLAISIR de me recevoir aussi souvent que l'obéissance te le permettra". Tu sais qu'à présent c'est tous les jours qu'on peut communier et faire à Jésus CE PLAISIR qu'il réclame de ses amis !

"Une abeille, disait le Sauveur à une sainte, ne se jette pas sur les fleurs pour en sucer le miel avec autant d'empressement que j'en ai à venir dans une âme qui aspire à me recevoir". Et il confiait à sainte Gertrude : "Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, c'est pour contenter mon amour que j'ai institué ce Sacrement et que je me suis obligé à y demeurer jusqu'à la fin du monde". O Jésus, pouvez-vous aimer à ce point ! Jusqu'à la fin du monde vous supporterez l'ingratitude et l'indifférence d'un grand nombre, les sacrilèges de beaucoup d'autres ! Jusqu'à la fin du monde vous resterez là, enfermé dans votre prison, attendant des visites qui ne viennent pas !... Jusqu'à la fin du monde, chaque jour, sans que rien vous y oblige, vous descendrez à la voix du prêtre sur des milliers d'autels pour venir dans le coeur de vos enfants, et nous vous refuserons l'entrée du nôtre ? Oh ! non, Jésus, oh ! non. Si d'autres ne cherchent pas à vous faire plaisir, nous, au moins, entendrons votre appel !

En instituant l'Eucharistie, Jésus disait à ses apôtres : "J'AI DESIRE D'UN GRAND DESIR de manger cette Pâque avec vous". Le même GRAND DESIR le presse de venir dans le coeur de tous les Catholiques. "Rien ne me donne autant de délices, déclarait à sainte Gertrude ce bon Sauveur, que le coeur de l'homme dont je dois souvent me passer. J'ai tous les biens en abondance, seul le coeur de l'homme m'échappe encore". Oh ! qu'il n'ait pas à ajouter, en pensant à toi : "Le coeur de mon Catholique m'échappe encore... je comptais m'y reposer aujourd'hui, il m'a échappé ; il n'est pas venu communier !"

Réponds donc au "grand désir" de Jésus et travaille autour de toi à le réaliser : communie POUR FAIRE PLAISIR A JESUS !

Recueille comme autant de perles précieuses les paroles dans ceux qui sont un océan de science et de vertu.

Proverbes Indous

Le savez-vous... ?

On trouvera les réponses en page 8

- 1.— Les Canadiens-Français n'ont-ils que des qualités ?
- 2.— Que savez-vous du "bas breton" ?
- 3.— Comment personnifie-t-on l'"Immortalité" ?
- 4.— Existe-t-il des "arbres anthropophages" ?
- 5.— Qu'est-ce que la "larentelle" ?
- 6.— A-t-on résolu la "quadrature du cercle" ?

Histoire de FRANCE

III • Paul Lehugeur •

Bataille de Wagram.

Les Autrichiens, retranchés derrière le Danube, se croyaient inexpugnables, mais Napoléon franchit le fleuve pendant la nuit à la faveur d'un violent orage. Au point du jour l'ennemi aperçut avec stupeur sur sa gauche l'armée française rangée en bataille; les Français, saisis d'admiration pour le génie de Napoléon, poussèrent un grand cri de "Vive l'Empereur", et l'attaque commença. Les Autrichiens, plus nombreux de 25.000 hommes, se défendirent pendant deux jours, mais ils furent enfoncés, tournés et mis en déroute; 24.000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille et 12.000 pris (5 et 6 juillet 1809).



Petites notes

1.— Les peuples, comme les individus, n'ont pas que des qualités : ils ont aussi des défauts. Les Canadiens-Français sont soumis à cette loi.

2.— Le "bas breton" est un vieux dialecte celtique : il est parlé en Bretagne par plus d'un million d'habitants.

3.— On représente l'"Immortalité" sous la figure d'une jeune fille ailée et couronnée de laurier, qui tient en main un cercle d'or et s'applique sur une pierre où sont inscrits des noms de grands hommes ; cette pierre est ornée d'une guirlande d'amarante.

4.— Dans l'interland de Madagascar, il existerait des arbres anthropomorphes, adorés comme des idoles par les indigènes qui leur offrent des sacrifices humains et refusent d'en indiquer l'emplacement aux blancs.

Il s'agirait d'une espèce d'ananas géant, avec un tronc de deux mètres de circonférence et dont les feuilles, à la manière de certaines plantes dévoreuses d'insectes, auraient la propriété de dévorer la chair. Haut de quelques mètres à peine, il possède à son sommet des feuilles très grasses et armées de mandibules. Un liquide épais, qui a des vertus stipéifiantes suite de son tronc. Il faut près de six jours à l'arbre anthropomorphe pour digérer et absorber une victime déposée, au moment du sacrifice, au cœur de la touffe de feuilles monstrueuses.

Jusqu'aujourd'hui cet arbre échappa aux recherches des explorateurs. En 1932, une mission spéciale envoyée par la Société de géographie de Londres — la dernière en date — revint, e'te aussi, bredouille.

5.— Rapide et passionnée, accompagnée au tambour de basque, la tarentelle est la danse nationale des Napolitains. Elle aurait été ainsi nommée parce qu'elle combattait, grâce à la vivacité des mouvements qu'elle réclame, la léthargie des personnes piquées par la tarentule, grosse araignée répandue dans l'Europe méridionale et dont la morsure est venimeuse, morsure dont la croyance populaire exagérât d'ailleurs beaucoup, autrefois, les effets. De nos jours, la tarentule ne provoque plus — douleur, oedème, vertige — que des accidents bénins, et le "tarentisme" ou "tarentulisme", qui sévissait du XVe au XVIIe siècle, devait désigner une forme de chorée.

6.— La recherche de la quadrature du cercle a, de tout temps, préoccupé les chercheurs de l'absolu, les savants et les inoffensifs maniaques. S'ils ont contre eux quelques mathématiciens, ils peuvent, par contre, se réclamer de Charles-Quint qui avait promis cent mille écus à celui qui résoudreait le fameux problème. Plus tard, les Etats de Hollande mirent la même question au concours, avec une forte récompense.

Monge sollicita de la Convention un décret qui mit à prix la solution de cette quadrature tant cherchée. La Convention y souscrivit fort témérairement et nomma une commission de cinq mathématiciens chargés de dépouiller les mémoires reçus. Il en arriva tant et de si terriblement embrouillés que la commission abandonna l'espoir d'y trouver les preuves demandées. Monge, puis, plus tard, Lagrange, Laplace et Legendre reculèrent, à leur tour, devant l'immensité de la découverte et la complication des

résultats présentés par ceux qui n'ont pas abandonné l'espoir de résoudre quelque jour ce qu'un de leurs confrères anonymes appela "les amours de la ligne droite et de la circonférence".

A PROPOS DE TIMBRES

LETVIE

Une étoile à cinq pointes et les lettres C.P.S.R. ont été imprimées en rouge sur les timbres de 2 santimi (ocre), 3 s. (rouge-orange), et 500 (rouge-orange).

EQUATEUR

Un nouveau timbre de 5 centavos (carmin-rose), émis par le gouvernement de l'Equateur, illustre un laboureur.

SALVADOR

Six timbres ont été émis pour commémorer le premier centenaire de fondation de l'Université de San Salvador ; ils illustrent la façade principale de la nouvelle Université et portent les dates suivantes : 15 février 1841 — 16 février 1941.

PAS DE SWASTIKA A EKATERINBOURG

C'est Guillaume II et non Hitler qui a familiarisé en Allemagne l'usage de la croix gammée. Lors de sa visite officielle en Angleterre en 1911, ses bagages avaient été couverts de swastikas dont il se servait comme d'un charme pour se protéger contre les attentats. Il croit encore que c'est le swastika qui lui a sauvé la vie lorsque son empire s'effondra dans la révolution en 1918. Et il reste persuadé du fait que sa cousine la tsarine Alexandra-Feodorovna aurait échappé à ses assassins à Ekaterinbourg si elle avait porté sur elle la petite swastika d'or dont il lui avait fait cadeau.

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

ACTUALITE DU DETROIT DE BERING...

A l'occasion du deuxième centenaire de la mort de l'explorateur danois Vitus Bering qui tombe cette année, la Commission russe de la Route-Maritime-Centrale-par-le-Nord, siégeant à Leningrad, publiera un manuscrit inédit écrit en allemand par le lieutenant Sven Vaksel qui a accompagné l'explorateur Bering dans sa deuxième expédition au Kamtchatka. Cet important document était resté pendant deux cents ans dans les archives des palais des tsars à Tsarkoie-Sélo. L'U. R. S. S. s'est beaucoup intéressée, depuis quelques années, au détroit découvert par Bering entre l'Amérique du Nord et l'Asie. La Russie y fait face à l'Alaska autrefois terre russe. Le bras de mer n'a pas 60 milles de largeur à son plus étroit. ("Le passage de la mer à cet endroit peu large, disait récemment le colonel O.-M. Biggar, président canadien de la Commission canado-américaine de la défense conjointe, "est le seul que vous ayez à faire si vous choisissez la route la plus courte entre Tokio et New-York. La ligne la plus directe entre ces deux villes ne passe pas au-dessus de l'océan Pacifique". Elle passe au-dessus du détroit de Bering.)

SAVANAROLE CONTRE MUSSOLINI

La populeuse cononie italienne du Caire reçoit, de ce temps-ci de mystérieuses émissions radiophoniques émanant d'Italie, peut-être de la Lombardie où l'agitation antifasciste est considérable à l'heure actuelle. "Attention, Italiens du Caire, disait-on dans une ré-

cente émission, "nous réussissons à vous parler malgré de grandes difficultés, nous courons de gros risques pour vous faire entendre la vérité. Rappelez-vous que des millions d'hommes sont morts pour la vérité au cours de la dernière guerre et que les hommes de 40 ans qui ont combattu dans cette dernière guerre sont encore amoureux de la vérité. Plusieus d'entre nous sont désillusionnés par la révolution fasciste dont nous devons bénéficier. L'Italie a été trahie par un tyran que nous haïssons et qui a tout usurpé dans le pays".

Le speaker se décrit comme un nouveau Savonarole s'attaquant au tyran Mussolini et finit son émission par ces mots : "A morte Mussolini, a baso Hitler, Viva la Liberta".

A PROPOS DE R. GRAZIANI

Le maréchal Rodolfo Graziani n'est pas seulement marquis de Négheley et vice-roi d'Abyssinie. Il est aussi avocat. Il reviendra probablement au Barreau de Rome après la foudroyante défaite que vient de lui infliger en Cyrénaïque son adversaire le général Archibald Percival Wavell, commandant en chef des troupes impériales dans le Proche-Orient. Le maréchal que sa famille destinait au droit, avait ouvert dans la capitale de son pays un petit bureau sur la porte duquel on lisait : "Rodolfo Graziani, Avvocato". Il pratiqua quatre années, de 1918 à 1922, mais lorsque l'Italie fit appel aux volontaires pour la Libye, il ferma ce bureau et d'un geste théâtral, jeta la clef dans le Tibre, avant de regagner l'armée.



Jeux d'esprit

ARITHMOGRAPHIE

Brave. — Un métier. — Général français du XIXe siècle. — Cocher. — Fruit. — Dans la cuisine. — Utile au paysan. — Pour y marcher. — Quadrupède. — Véhicule. — Conjonction. — Commence la cérémonie. — Consonne.

1 2 3 4 5 6 3 7 3 8 9 10 3
1 2 5 7 11 3 12 13 3 7 14 3
1 2 5 12 15 5 7 12 14 3 7
1 2 5 7 7 3 13 14 3 7
1 2 5 13 5 14 15 12 3
1 2 3 16 14 12 3 3
1 2 5 7 7 10 3
1 2 3 16 14 12
1 2 14 3 12
1 2 5 7
1 5 7
1 3
1

CONTRAIRES

Les contraires des mots suivants formeront par leurs initiales une locution familière en sept mots :

Existence. Fraction. Mieux. Deux. Rester. Fourbe. Désarmer. Vertueux. Aimable. Fini. Fréquent. Maître. Désuétude. Sujet. Inquiétude. Plusieurs. Apparu. Prodigalité. Faible. Lettré. Retenir. Monsieur. Achat. Emoussé. Soigneux. Perdu. Abaisser. Raccourcir.

LOGOGRIPHE

Sans moi, lecteur, ne mets pas la [cuirasse. Change mon chef, et je vais à la [chasse.

PELE-MELE

Ndstia auq rlues uvesroe rrs- zeev ep est mmoeh cntrouer tta- sellan srna uiq tri lgreem sle asearve pprrea ne ectrse le mit- appres uord sie tteesp etqtueuaps

ssnoouirteem qsouelr tiou rtdo li sseeaper sde llttoceersc te liesce sed uoontsb ord.

QUESTION GEOGRAPHIQUE

Quel est le département de France dont le nom peut s'écrire avec une lettre ?

TRIANGLE

Dans la mythologie. — Aplanir. — Fleuve africain. — En Portugal. — Consonne.

CROIX

Fleurs: — AAEEIEIOOCLNNPRRS.

ANAGRAMME

Avec les mots Niant, Mat et Orque, former un seul mot.

CALEMBOURS

— Pourquoi la chèvre passe-t-elle pour un animal très fort ?
— Quelle différence entre un rond de serviette et un homme intelligent ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 9 mars 1941

ACROSTICHE

A s A
N o M
N u I
I l L
B a C
A r A
L a R

QUESTION HISTORIQUE

Blaise de Montluc (1501-1577).

CHARADE NON ORTHOGRAPHIQUE

Le Caire. — Metz. — (Le Kermès).

PHRASE POINTÉE

Je méprise la femme qui prise, et je prise celle qui reprise.

METAGRAMME

Casque. — Basque. — Vasque. — Masque.

LOSANGE

C
P I N
C I E U X
N U L
X

SIX MOTS

Avec les lettres "P S R E A E" on peut composer les mots suivants : — Rapées. — Sépare. — Parées. — Espéra. — Repesa. — Pesera.

MOTS CARRÉS

A O U T
O R N A
U N I R
T A R D

UN TITRE

NIE TED NEAP TOB LUB permettent de former le titre du volume célèbre : "Un bon petit diable".

MOT DECROISSANT

P A L E T
P A L E
P A L
P A
P

QUESTION LITTÉRAIRE

Racine, "Les Plaideurs", monologue de Petit-Jean, acte 1, scène 1.

LETTRES AJOUTÉES

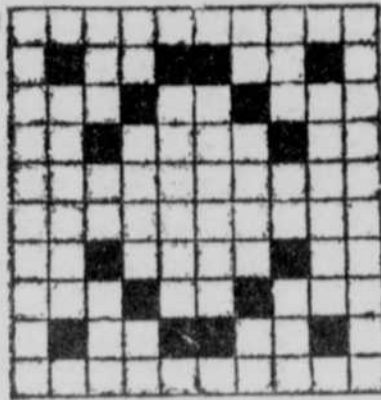
Raisin. — Brise. — Trouve. — Mitron. — Bras. — Piéter.

ENIGME

La terre.

Mots croisés

Problème No 212 et solution du No 211



SENS HORIZONTAL

1. Il arrive aux orateurs improvisés de s'embarasser dans cette figure de rhétorique. — 2. Monnaie romaine; Conjonction de coordination. — 3. On se hâte d'en prendre quand le vent devient trop violent; Dans la gamme; Abréviation que l'on peut souvent lire au bas des escaliers. — 4. La moitié d'un diminutif masculin; Conduisit; Fleuve côtier de France. — 5. Celui qui vit sans penser à l'avenir. — 6. Femme moralement peu recommandable. — 7. Préfixe; Partie la plus noble du corps; Préfixe. — 8. Adverbe de quantité; Pronom réfléchi; Téméraire. — 9. Particule négative; Élément d'une charpente naturelle. — 10. Sorte de boutique où le client répare momentanément ses forces.

MNEMOTECHNIE

R acine E sther
M ithridate I phigénie
F erté-Milon A isme
(La)

HOMONYMES

Tors. — Tord. — Tort. — Taure.

CONSONNANCES

Du temps de Cham et Japhet, connaissait-on le camée ? Ce cas met, dit-on, nos savants dans l'embarras.

SENS VERTICAL

1. Prendre part. — 2. Substance chimique à odeur de violette dont on parfume les savonnettes de mauvaise qualité. — 3. Prince oriental d'Afrique; Tout ce qui l'est a été appris; Pronom indéfini. — 4. Canton de la Côte-d'Or; Tôt ou tard, elle viendra bien nous trouver; Conjonction de coordination. — 5. Ensemble de certains animaux dressés pour la chasse. — 6. Engagé à entreprendre une action. — 7. Lettre grecque; Contient; Métal précieux. — 8. Petite ville dont un pasteur fut particulièrement vénérable; Fleuve côtier; Vainquit sa timidité. — 9. On ouvre celles des barques en cas de crue. — 10. Emploi de couleurs en couches épaisses.



LOGOGRIPHE

Edile. — Odile.

LOSANGE SYLLABIQUE

NE
A PO DE
NE POMU CE NE
DE CE DE
NE

TRIANGLE SYLLABIQUE

TU BU LU RE
BU VET TE
LU TE
RE

LA SOURIS MIQUETTE





(suite de la page 4)

le garde ! Je l'ai tué, c'est entendu, mais pourquoi ne m'avait-il pas prévenu ? Pourquoi ne l'avait-il pas enfermée ?

Bien que la petite en traduisant plaidât ma cause (c'était visible) je voyais que mon homme serrait les mâchoires, comme un type qui est bien décidé de ne pas céder.

—Quoi, ce n'était qu'une truie après tout ! Pour ce prix-là j'aurais une vache.

Froidement le bonhomme laissa passer cette nouvelle protestation. Il sortit de sa poche une courte pipe qu'il bourrait avec attention, sans même lever les yeux sur moi. Cependant, il daigna expliquer que c'était un animal de race, acheté spécialement pour la reproduction. Puis, comme si cette déclaration était définitive, il se cala dans sa chaise et se désintéressa de la question.

—Mon cher monsieur, me dit ma traductrice, je crains que vous ne perdiez votre temps. Il est plus têtue qu'une mule et ne cédera pas d'un centin. Je le connais.

Je fus donc obligé de passer par ses conditions.

C'est bien, je lui paierai son maudit cochon et qu'il s'étrangle avec. Dites-lui, cependant, que je n'ai pas une telle somme sur moi. Je lui enverrai dès mon retour à Québec.

Le bonhomme fut intransigeant. Il voulait de l'argent comptant, ne se fiant, buté qu'il était, ni aux billets ni aux promesses et ne voulant même pas accepter ma voiture en gage.

—Parce que, me fit-il dire, elle ne les valait pas. Ensuite, parce qu'il ne savait pas si elle était toute payée.

C'était insultant.

—Demandez-lui ce qu'il veut que je fasse alors !

Il me fit répondre : qu'il téléphone chez lui et se fasse envoyer les fonds. Il ne partira pas avant.

Là-dessus, pour montrer que sa décision était finale, il se leva (il mesurait six pieds), me toisa, se versa un dernier verre de scotch et partit.

Imaginez si mon ami était abattu — et cependant, il n'était pas au bout de ses peines.

Il se rendit donc à pied au prochain village et de là m'appela au téléphone. L'appareil était-il en mauvais ordre ? Était-il trop ému ? En tous cas, je

compris fort mal ce qu'il me contait. Pour être franc, j'interprétais tout de travers. Je crus comprendre qu'il avait eu un accident d'auto, tué quelqu'un, et qu'il lui fallait de l'argent pour le cautionnement.

Pensez si j'étais bouleversé. Etre obligé d'annoncer cela à sa femme Ce n'était pas gai. Enfin, prenant tout mon courage, et après bien des détours, des précautions, je la mis au courant de la situation.

Ce fut naturellement des larmes d'abord, puis la crise de nerfs ensuite. Enfin, on en vint aux choses pratiques.

—Je n'ai pas assez d'argent à la maison. Avec tout ce qu'il avait de disponible, il a acheté des parts de mines "Anaconda". Il faut les vendre tout de suite. J'enverrai l'argent dès que je l'aurai. Pour cela il fallait attendre à demain, la bourse étant fermée à cette heure. Dès le lendemain, c'était samedi, nous allâmes chez le courtier. Malheur ! Les titres avaient baissé. Comme nous étions pressés, nous les sacrifîâmes à perte. N'importe. Naturellement, il fallait attendre encore au lundi pour avoir les fonds.

—Puisqu'il faut attendre, lundi j'irai. Je suis trop inquiète, sans autres nouvelles; j'irai moi-même porter l'argent ! Comme cela je saurai tout ce qui est arrivé, puis je désire être près de lui à un moment pareil. Pauvre homme, comme il doit être malheureux !

Voyez que c'était une brave femme.

Pendant ce temps, Marcel attendait toujours un appel, un mandat. Ce pauvre diable se faisait du mauvais sang. La pêche ne le tentait plus. Sa voiture était dans la remise. Il vivait sous la tente et finissait tristement de vider ses dernières boîtes de conserves.

Le fermier le regardait avec un air de plus en plus méprisant et Marcel évitait de le rencontrer.

Seule la compagnie de la jeune Montréalaise était pour lui un réconfort. Elle lui tenait compagnie et l'encourageait de son mieux. Elle était gentille, si gentille que Marcel finit par le lui dire, juste au moment où sa femme arrivait.

Ce fut un choc pour cette digne épouse et il fallut du temps pour lui faire entendre raison.

Bref, on paya le cochon, mais Taron, par vengeance, tint à l'emporter. Maintenant qu'il avait payé, il exigeait son dû. On fourra donc le porc dans la

La semaine qui vient de s'écouler a été marquée par le centenaire de naissance d'un citoyen de Québec disparu il y a une vingtaine d'années, mais dont le souvenir subsiste encore chez un grand nombre : M. le commandeur Victor Châteauevert.

Citoyen éminent, chrétien exemplaire, protecteur généreux des institutions de charité, Victor-Paul Châteauevert naquit à Québec le 12 mars 1841, de Pierre Châteauevert et de Dame Angèle Rousseau. Après avoir fait ses études à l'école des Frères de St-Jean-Baptiste et à l'académie Thom, il commença, à 14 ans, sa carrière comme petit employé de la Maison de M. J.-B. Renaud, à la tête de laquelle il devait parvenir.

Son esprit de travail et à son initiative le firent aussitôt remarquer de ses patrons. Les succès qu'il continua de remporter le rendirent vraiment précieux et les chefs de la maison le firent bientôt, avec empressement, un de leurs associés. M. Châteauevert était jeune alors, et c'était là une belle récompense qu'on lui accordait. Plus attaché à la maison, il redoubla de dévouement et de travail; il en fit "sa maison". Si bien qu'à la mort de M. Renaud, en 1884, il était appelé à former une société sous le nom de J.-B. Renaud & Cie, avec M. Gaspard Lemoine.

L'on sait l'expansion que la société J.-B. Renaud a pris depuis cette date, pour devenir une des plus grandes maisons d'affaires du pays. A la mort de M. Châteauevert (1920), le chiffre d'affaires de la maison atteignait dix millions de dollars par année.

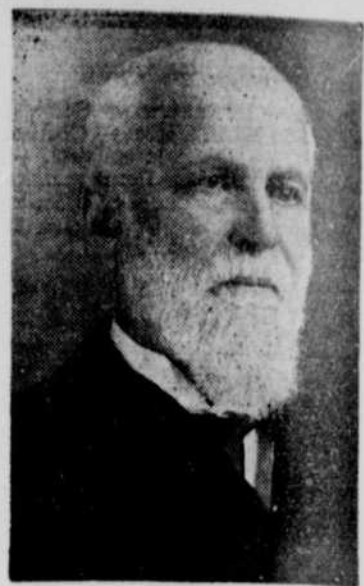
Un des plus beaux exemples de la ténacité proverbiale des Canadiens-Français, qui, mal préparés par leurs études, conquièrent leurs succès à force de travail, M. Châteauevert mérite d'être placé dans la galerie des "self-made men". Sa carrière, sans être brillante, fut celle d'un homme sérieux décidé à travailler pour les siens et pour sa patrie.

Le peu de temps que lui laissaient ses affaires, M. Châteauevert l'employait à s'occuper d'agriculture, de sport et de charité. Et l'on peut dire que cet éminent philanthrope fit une des principales occupations de sa vie de s'intéresser à son prochain. Quelle institution

voiture. Sa femme, furieuse, refusa de s'asseoir près de lui. Il fut obligé d'y installer le cochon. Comme cela, dit-elle, tu auras la compagnie qui te convient. Puis, l'air pincé, elle prit place à l'arrière parmi le fournement.

Les voilà donc repartis. Le voyage ne fut pas gai. Sa femme faisait la tête et parlait de séparation. Avec beaucoup de patience, il lui fallut du temps, de la soumission et des cadeaux pour éviter cela et le comble c'est que les "Anaconda" étaient remontées à un cours élevé.

Taron m'a tenu responsable de cela et s'est brouillé avec moi. Aujourd'hui encore, dès qu'il veut élever la voix, sa femme le fait taire en lui rappelant sa pêche au saumon.



ne lui doit pas quelque chose ? A combien de malheureux n'a-t-il pas procuré un peu d'espérance et de consolations par ses aumônes, si larges quelquefois ? Il ne perdait vraiment jamais l'occasion et telles circonstances, par exemple, ont jeté plus de grandeur encore sur les dons qui tombaient de ses mains.

De si belles et de si nobles actions méritaient d'être récompensées par l'une des plus nobles récompenses qui soient ? Il fut fait par le Pape commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

M. Châteauevert s'illustra dans le domaine de la politique comme dans celui du commerce. Ce n'est pas qu'il chercha les honneurs politiques. Au contraire, il était modeste et aimait la vie de famille. Mais en 1892, il fut porté pratiquement à la Législature par le voeu de ses concitoyens de Québec-Centre. Il fut député pendant cinq ans, et devint aussi populaire à l'Assemblée législative qu'il l'était dans les cercles d'affaires ou sociaux de Québec.

Cet éminent homme d'affaires, ce grand philanthrope était d'une grande gaieté; sa vivacité dans la conversation et la sympathie qui débordait de sa personne le rendaient cher à chacun. En affaires, il montrait encore une activité dévorante, et l'initiative dont il fit preuve plusieurs fois était vraiment étonnante. Il ne négligea pas la vie publique (il présida le dévoilement du monument Cartier) et on a pu dire alors que ce beau vieillard ne fut jamais "véritablement vieux". Il fut membre de plusieurs conseils d'administration, notamment du bureau de direction de la Banque Nationale.

Le 14 août 1880, il avait épousé Virginie Dussault, qui mourut quatre ans avant lui. Il eut quatre fils et trois filles : Georges-Pierre, notaire, Alexandre, Victor et Onésime; Corinne (Mme Sam. Richard), Valéda (Mme L.-J.-H. Larue) et Anne-Marie (Mme J.-Ernest Dussault).

M. Châteauevert est mort le 6 novembre 1921; il était âgé de 79 ans et 8 mois.

L'HISTOIRE DES PAPES



LÉON X
1513-1521

Jean de Médicis était le fils du fameux Lorenzo le Magnifique, de Florence. Gouverneur de Pérouse, légat à Bologne et cardinal-diacre. Un homme d'une grande culture et d'une réputation sans tache, il aimait la paix. Il alla à la bienveillance et à la générosité, une gaieté qui ne se démentit jamais.

Il dépensa beaucoup d'argent à l'encouragement de la science. Il aida les poètes, les artisans et les savants, notamment le fameux peintre Raphaël (à gauche): une de ses peintures de la Vierge.

Sous Léon X se produisit la révolte de Luther qui, en 1517, fixa ses 95 thèses à la porte de l'église de Wittenberg. Luther fut excommunié et ses écrits condamnés. Henri VIII écrivit un livre contre la nouvelle hérésie et le Pape lui donna le titre de "Défenseur de la foi".

Léon X se fit remarquer par sa grande charité. Il distribua de fortes sommes aux pauvres, aux orphelins, aux pèlerins, etc. Il s'efforça d'organiser une croisade contre les infidèles.



A la mort de Léon X, Adrien Boyers devint Pape sous le nom d'Adrien VI. Il avait été tuteur de Charles-Quint et vice-roi d'Espagne. La situation européenne l'ennuya fortement et il mourut sans avoir réussi à l'améliorer.



LE CHIEN D'OR

de WILLIAM KIRBY Traduction française de PAMPHILE LE MAY Illustrations de LA PALME

● Suite

—Cafus Verrès, reprit le notaire, c'était un renard ! Un homme rusé comme un renard, c'est-à-dire. Il était romain, et pour bien parler de lui, il faut le faire dans la langue de Rome. Il fut intendant de la Sicile populatae vexatae funditus evarsaeque provinciae, comme notre pauvre Nouvelle-France, et c'est mon opinion !

Le brave Jean La Marche fut enchanté de cette réponse savante. Cela ressemblait au latin qu'il entendait à l'église, ça devait être vrai par conséquent.

XXXIX

Mère Malheur

ES habitants de l'auberge de Tilly s'étaient mis à causer des affaires de la colonie, et surtout de la dernière razzia des commissaires royaux. Maître Pothier, la tête en arrière, sur le dossier de sa chaise, l'air songeur, écoutait en faisant tourner ses pouces l'un contre l'autre. Tout à coup, il se pencha vers Jean La Marche :

—As-tu dit, Jean La Marche, lui demanda-t-il, que Le Gardeur de Repentigny jouait aux dés et buvait du vin chaud avec le chevalier de Péan et deux bouledogues de la Friponne ?

—Oui, je l'ai dit, répondit Jean qui paraissait attristé. Il a rompu sa chaîne, notre jeune seigneur, et je crois qu'il ne se laissera pas reprendre de sitôt.

—Comment ! riposta maître Pothier, le meilleur acte que je pourrais faire, ne le tiendra pas mieux qu'un fil d'araignée. Ces de Repentigny, ils sont obstinés comme des mules, et ne supportent aucun joug. Pauvre garçon ! Sait-on, au manoir, qu'il est ici à boire et à jouer ?

—Non ! Vous comprenez que toute la pluie du ciel n'aurait pu empêcher Mlle Amélie et Madame de le relancer jusqu'ici. Pierre Philibert, son ami, un grand officier du roi, maintenant, est allé à Batiscan pour des affaires qui regardent l'armée, m'a dit le groom ; sans cela, Le Gardeur ne serait pas à l'auberge comme nous pauvres habitants, qui ne savons que faire à la maison quand la femme coule la lessive.

—Pierre Philibert ! fit le notaire en se frottant les mains, je le connais. Un héros comme Saint-Denis ! C'est lui qui est allé à Beau-manoir chercher Le Gardeur. Il l'a ramené comme un chat fait de son chaton.

—Comment ! entre ses dents ?

—Pas de plaisanteries, Jean, sois convenable, remarqua le notaire légèrement froissé. N'être pas mes comparaisons comme un fil, ou comme ton esprit. C'est dommage qu'il ne soit pas ici, le colonel Philibert, il le sortirait bien lui, son ami Le Gardeur...

Après cette repuique, le notaire alla se mettre à la fenêtre où la pluie es précipitait avec fureur. La nuit approchait et les ombres commençaient à couvrir les bois et les champs. Sur le cap, les grands pins noirs se bergeaient au vent en poussant des plaintes lugubres.

Maître Pothier suivit du regard la route vaseuse qui s'enfonçait dans l'obscurité. Il y avait une lieue pour se rendre au manoir. Une lieue, par un temps pareil, c'était long. Il se tourna vers l'âtre où flambaient les sarments, songea au bon cidre, aux joyeux camarades, et revint s'asseoir bien tranquillement dans son fauteuil.

Il tira sa pipe, son sac à tabac et se mit à fumer. Il était décidé d'attendre le beau temps au coin du feu. Cependant il était inquiet, agité. Le bruit des voix, le son de l'argent, le choc des dés d'ivoire, les éclats de rire qui venaient du salon, tout cela le troublait fort. Il vida quelques bons verres pour se calmer. Il devint lourd, sommolement. Il en prit d'autres alors pour se réveiller.

—Bah ! se dit-il en lui-même, un homme est capable de marcher à la pluie, quand il est capable de venir s'asseoir près du feu. La cause est jugée : j'ai perdu !

—Jean La Marche, veux-tu venir au manoir avec moi, ce soir ? demanda-t-il au violoneux.

Jean avait la langue passablement embarrassée. Ses pensées flottaient dans un mer de vin.

—Au manoir ? fit-il, le chemin est long comme un cantique de Noël, maître Pothier, et la pluie va gâter les cordes de mon violon. N'importe, maître Pothier, pour vous être agréable, j'irai. Ces chiens de la Friponne hurlent de plus en plus fort. Ils vont dévorer Le Gardeur avant demain matin. Je vais vous accompagner. Donnez-moi la main, vieux Robin ! Mais, diable ! mon siège est bien pesant : je ne viens plus à bout de me lever !

Après plusieurs essais infructueux, s'aidant mutuellement avec une touchante fraternité, ils réussirent enfin à se mettre sur leurs jambes, et sortirent, bras dessus bras dessous.

La pluie tombait dru, l'eau coulait dans le chemin, les ombres s'épaississaient.

Ils allaient toujours, glissant, avançant, reculant, riant, chantant, le notaire avec son sac de cuir plein de vieux papiers, le violoneux avec son instrument emmaillotté dans une flanelle verte.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'une petite cabane noire, la demeure de Roger Bontemps, un vieux camarade.

—Si nous entrons, une minute, fit le violoneux, pour nous faire sécher un peu.

—Ou pour tremper un peu le dedans, afin que le dehors ne soit pas jaloux, répondit le notaire.

Ils entrèrent. L'humble propriétaire les reçut à bras ouverts et les fit asseoir après d'un bon feu.

Maître Pothier tira sa gourde, Jean La Marche prit son violon. Il fallait bien se dédommager un brin des ennuis de la route.

Les minutes passèrent vite, les heures sonnèrent plusieurs fois, la gourde fut vidée jusqu'au fond, le violon se mit à râler des variations inconnues, le notaire et le musicien roulèrent l'un contre l'autre sur la pierre du foyer, avec leur hôte, et dormirent profondément jusqu'au jour.

Quand ils s'éveillèrent, le soleil brillait et l'orage était loin. Ils recueillirent leurs esprits et se souvinrent comment et pourquoi ils se trouvaient ainsi chez l'ami Roger Bontemps. Ils eurent honte, avouons-le, pas énormément, mais un peu, et se demandèrent s'ils allaient se rendre au manoir ou retourner au village.

Pendant qu'ils délibéraient, un petit domestique du manoir passa. Il revenait de l'auberge où Mme de Tilly l'avait envoyé dès le point du jour. Il apprit à maître Pothier que Le Gardeur venait de partir en canot, pour la ville, avec le chevalier de Péan et ses associés.

Le départ de maître Pothier et de Jean La Marche avait laissé un grand vide dans l'hôtellerie. Avec eux le rire, la gaieté, la chanson, le

mot drôle semblaient s'en être envolés. Les habitués, tous plus ou moins gaillards, se retirèrent tour à tour, sans bruit, et comme un peu soucieux. Il n'y avait plus d'argent dans le gousset, peut-être, et le crédit n'était pas fameux. Ou bien l'image de la femme, à la maison, s'offrait à leur esprit. Elle aurait son mot à dire, la femme ! Elle ne s'était guère amusée, elle, et la colère s'était amoncelée toute la nuit dans son cœur. Ce serait une tempête plus redoutable, au retour, que celle du dehors.

Les joueurs restèrent plus longtemps à l'auberge et se livrèrent sans contrainte à de tapageuses démonstrations, quand ils se virent seuls.

Paul Gaillard, l'hôtelier, un brave homme, fort timide et pas du tout accoutumé aux grands person-nages, se montrait le moins possible, et seulement quand on l'appelait. Il avait son jeune seigneur en grande estime, et il aurait bien voulu le voir partir pour le manoir. Un moment il se pencha, tout rougissant, à son oreille et lui demanda s'il voulait bien accepter sa calèche pour s'en retourner. Le Gardeur et ses compagnons éclatèrent de rire. Le pauvre Gaillard se sauva, mais il envoya quelqu'un avertir Mme de Tilly de ce qui se passait chez lui.

Les deux compères que de Péan avait fait venir de Québec, pour l'aider à perdre Le Gardeur, étaient Le Mercier et Eméric de Lantagnac, deux âmes damnées de l'intendant. Ils étaient accourus avec plaisir. De Péan n'eut aucune difficulté à décider Le Gardeur à venir à l'auberge, rencontrer des compagnons qui s'y trouvaient comme par hasard, affirma-t-il.

A la taverne, il fallut boire. On ne se retrouve pas comme cela, sans éprouver du plaisir et sans se montrer courtois.

On causa de tout et d'autres choses encore. Le nom d'Angélique des Meloises revint souvent, à dessein, sur les lèvres de de Péan, Le Gardeur pensait, lui, à ce mot cruel qu'elle lui avait jeté à la face : "Je vous aime, mais je ne serai jamais votre femme," et il se sentait humilié, désolé. Il ne disait rien, quand les autres parlaient d'elle. Mais il buvait plus souvent qu'à son tour.

Il devint expansif, jaseur, jovial ; de Péan l'étudiait, l'épiait. Quand il jugea le moment venu, il dit :

—Nous allons boire aux beaux yeux d'Angélique des Meloises, la plus adorable femme de la Nouvelle-France ! que celui qui refuse soit considéré comme un païen !

Eméric de Lantagnac, qui était trop ivre pour savoir ce qu'il disait, prit aussitôt la parole :

—Le Gardeur ne boira pas à cette santé, cria-t-il, et j'en ferais autant, à sa place, moi !... jamais je ne boirai à une fille qui me jouera des tours comme Angélique en a joués à Le Gardeur.

—Quels tours m'a-t-elle joués ? demanda Le Gardeur qui s'irritait.

—Elle a joué à la coquette avec vous, et maintenant elle vise plus haut, c'est un prince du sang qu'il lui faut, rien de moins.

—Est-ce elle qui dit cela, ou si c'est vous qui l'inventez !

—Toutes les femmes de la ville affirment qu'elle l'a dit. Mais vous savez, Le Gardeur, les femmes ont plus vite fait un mensonge sur le compte des autres femmes, qu'un homme une addition de dix dizaines.

De Péan eut peur que Lantagnac ne compromit son oeuvre. Il parlait trop.

—Je ne crois pas cela, moi, affirma-t-il à Le Gardeur. Angélique est trop franche et trop fière pour mettre ainsi les gens au courant de ses affaires personnelles. Les jeunes filles supposent qu'elle vous a trompé, et elles jubilent ; cela leur vaut une chance de plus. N'est-ce pas ainsi que les femmes calculent, Le Mercier ?

—Oui, et la Friponne aussi répondit-il.

—Au reste, continua de Péan, j'ai la preuve qu'Angélique ne trompe pas notre ami.

—Par Dieu ! s'écria Le Gardeur, on s'occupe bien de mes affaires, à la ville. De quel droit ? je serais curieux de le savoir.

—Un droit inaliénable que les femmes tiennent d'Eve. La première fois que le père Adam a tourné le dos, la mère Eve a parlé de lui avec Satan.

Le Gardeur s'emporta.

—Angélique des Meloises est aussi sensible que belle, s'écria-t-il, et elle n'a pas dû parler ainsi ! Non, par Dieu ! elle n'a jamais dit à personne qu'elle s'était jouée de moi !

Il vida alors comme pour se donner plus de courage, un plein gobelet d'eau-de-vie. Sa figure s'empourpra aussitôt et ses yeux lancèrent des flammes.

—Non ! elle n'a pas dit cela ! répéta-t-il avec emportement. J'en jurerais sur la tête de ma mère, et je tuerais l'insolent qui soutiendrait le contraire !

—C'est cela, Le Gardeur, continua de Péan. Mais le moyen de s'attacher une femme n'est pas de s'éloigner d'elle. Tout le monde sait qu'elle vous préfère à tout autre ; pourquoi risqueriez-vous de perdre la partie, en demeurant plus longtemps ici ?

—Mon Atalante est trop agile, de Péan ; j'abandonne la course ! Je n'ai pas l'avantage d'Hippomène, moi !

—N'avez-vous pas jeté quelques pommes d'or à ses pieds ?

—Je m'y suis jeté moi-même... et elle ne s'est pas arrêtée !

Le Gardeur se versa un autre verre d'eau-de-vie.

De Péan l'attira dans la pièce voisine.

—Le Gardeur, fit-il, vous êtes demandé à la ville. Voici un billet qu'Angélique vous envoie. Elle me l'a glissé dans la main, en rougissant, au moment où je parlais pour Tilly. Je lui ai promis de vous le remettre.

Le billet, gracieusement plié, était bien de l'écriture de l'enchantresse. Un tas de jolies choses, légères, piquantes, douces. Elle s'ennuyait à mourir dans cette ville insignifiante... Le bal de l'intendant n'avait pas été une affaire brillante, parce que Le Gardeur n'y était pas... Sa maison était morne et délaissée... Bref, elle voulait le voir pour une affaire sérieuse.

—Vous voyez bien que cette femme vous aime à la folie, dit de Péan.

—Pensez-vous ? demanda Le Gardeur, sérieusement. Bah ! continua-t-il, je n'ai plus de confiance aux femmes.

—Je vous dis qu'elle vous aime ! Lisez donc comme il faut ! Viendriez-vous si elle vous aimait ?

—Je descendrais, pour elle, au fond de l'enfer ! Mais pourquoi me tentez-vous, de Péan ?

—Vous n'avez donc pas compris ses paroles ? Elle vous demande pour son bonheur et son bien...

—C'est vrai ! pourtant, c'est vrai ! Par Dieu ! je n'ai pas le cœur assez dur pour refuser. J'y vais ; je pars !

—Nous nous embarquons au point du jour.

—Au point du jour, c'est bon ! Vous m'avez fait boire, de Péan, n'importe ! c'est mieux. Je veux boire jusqu'à l'heure du départ. Il me sera plus aisé de laisser ma tante et ma soeur. Pierre Philibert va être fâché. Mais il peut s'en venir. Ils peuvent tous s'en venir ! Je m'en veux pourtant, de Péan...

Je m'en veux, je me déteste ! Mais pour moi, Angélique des Meloises est tout !... Je l'aime trop, c'est pêché, de Péan !

De Péan vit que Le Gardeur était sûr pour la ruine. Il le ramena à la table de jeu où Le Mercier et Lantagnac brassaient les dés et l'argent, avec une ardeur qui tenait du vertige. La partie commença la veille se prolongea jusqu'à l'aurore. Un vin nouveau fut apporté, les enjeux redoublèrent, les émotions devinrent plus poignantes.

Dès que la lumière du matin parut, tous quatre se levèrent de table, et les yeux rougis, le front hâve, les cheveux en désordre, les habits tachés de vin, ils prirent le chemin de la grève.

Des canotiers les attendaient, en fumant, assis sur le bord de leur canot.

Ils embarquèrent, le canot fut poussé au large, puis se mit à descendre sur le fleuve devenu calme, en ouvrant un léger sillon où tremblotaient les premières lueurs de l'aube.

De Péan triomphait. Et pourtant, ce triomphe lui faisait mal, car sa jalousie ne dormait point. Il se mit à chanter, puis à conter des histoires à faire rougir les canotiers qui ramaient en silence. De Lantagnac et Le Mercier le secondaient de leur mieux. Le Gardeur était trop bien élevé et trop délicat

pour répéter des obscénités, même quand il était ivre.

Après quelques heures de cette joyeuse course, ils longeaient la falaise où s'est perchée la capitale. Ils décrivaient une courbe, passèrent devant la rue du Sault-au-Matlot, où les bateliers s'étaient réunis pour s'amuser en attendant la besogne. Ces bateliers leur lancèrent une volée de plaisanteries. Mais ils se turent aussitôt que le canot fut près du bord, car ils reconnurent les amis de l'intendant. C'était la peur. Ils savaient que les gens de la Friponne ne badinaient pas souvent et se montraient rancuniers. Au reste, l'intendant venait de faire punir sévèrement tous ceux qu'il avait pu convaincre de participation à la dernière émeute, et il fallait se montrer prudent.

Le canot s'arrêta au quai de la Friponne. De Péan et ses compagnons débarquèrent tranquillement. Personne n'osait même les regarder. L'intendant les attendait. Ils se rendirent au palais où des chambres avaient été préparées pour Le Gardeur.

Le Gardeur de Repentigny était en la puissance de Bigot.

—Je vous félicite, dit Bigot à de Péan ; votre mission a été couronnée du plus beau succès. Nous le tiendrons bien, maintenant... Il faut le tenir sans cesse sous l'influence des liqueurs, jusqu'à ce que nous en ayons fini.

—Je comprends ! répondit de Péan, Eméric et Le Mercier le feront boire ; Cadet, Varin et les autres le feront jouer... Il faut le plumer parfaitement avant qu'il se décide à accomplir vos desseins.

—A votre gré, de Péan. Mais veillez sur lui ; qu'il ne laisse point le palais. Ses amis vont le chercher. Philibert que je hais, viendra. Je ne veux pas qu'il le voie. Vous en répondez sur votre tête ! Vous ferez en sorte que Le Gardeur l'insulte... Vous êtes capable d'arranger cela !

On sait que de Péan s'acquitta bien de son engagement.

La Corriveau avait hâte de commencer son oeuvre maudite. Elle se cachait toujours chez son ancienne amie, la mère Malheur, un bouge où elle s'était réfugiée, on s'en souvient, après sa première entrevue avec Angélique des Meloises.

Ce bouge malpropre semblait faire partie du rocher auquel il s'adossait. C'était une petite construction, en pierre brute, surmontée d'un toit aigu, avec des auvents qui descendaient bas comme pour la cacher.

Le seul être vivant qui l'habitait d'ordinaire était la mère Malheur, une vieille méchante, une vieille sans cœur, qui vendait du bon vent aux matelots et de la chance aux chasseurs. On la soupçonnait encore d'exercer d'autres industries non moins condamnables.

A force de pratiquer les superstitions, elle en était venue à croire un peu à ses propres impostures. Elle admirait la Corriveau, et la Corriveau, pour la récompenser de son amitié, lui avait révélé quelques-uns de ses diaboliques secrets, les moins importants, comme de raison.

Mère Malheur la recevait toujours avec un plaisir sincère, la fêtait, la choyait, la servait de son mieux ; jamais cependant elle ne se montrait trop curieuse. Elle ne l'interrogeait pas sur les motifs qui l'amenaient à la ville. Elle en devinait toujours assez long probablement. Au reste, ces deux femmes se connaissaient assez pour se comprendre sans de longs discours.

Ce jour-là, la Corriveau se montrait plus réservée que jamais, et mère Malheur plus curieuse que de coutume. Elle avait parlé, mère Malheur, de toutes les drogues qu'elle avait vendues, de tous les horoscopes qu'elle avait tirés, des bonnes chances promises aux voyageurs, et des vents favorables garantissant aux marins, et la Corriveau ne s'était vantée de rien ; pas la moindre confiance en retour. Evidemment elle était sombre, la Corriveau ; elle était songeuse, inquiète. Elle méditait quelque chose.

● Lire la suite en page 12



—Si vous avez besoin de mes services, dame Dodier, lui dit-elle, enfin, ne vous gênez pas. Je crois que vous avez quelque tâche à accomplir. Quelquefois, petite aide fait grand bien. Je me mettrais dans le feu pour vous, dame Dodier, et pour n'importe quelle autre personne au monde je ne voudrais pas me brûler un doigt.

—Je sais cela, mère Malheur, je sais cela! Vous avez raison, je médite quelque chose, et je vais avoir besoin de vous. Cependant, je ne puis vous dire pourquoi ni comment.

—Est-ce d'un homme qu'il s'agit, ou d'une femme? Rien que cela, dame Dodier, je ne vous demande rien de plus.

Elle regardait la Corriveau avec des yeux brillants de convoitise et de curiosité.

—C'est d'une femme, répondit la Corriveau; ainsi vous allez m'aider. Vive notre sexe, toujours, mère Malheur, pour un forfait bien conditionné! Je ne vois pas trop à quoi serviraient les femmes si ce n'était à se tuer les unes les autres pour l'amour de ces vauriens d'hommes!

Mère Malheur se prit à rire d'un rire hideux, en mettant ses longs doigts crochus sur les épaules maigres de sa maîtresse:

—A quoi elles serviraient, les femmes, dites-vous? à tenter l'homme, et à jeter la semence de tous les maux!

—Nous deux, par exemple, mère Malheur, nous sommes terriblement tentantes! repartit la Corriveau en riant à son tour d'un air cynique.

—Eh! nous avons eu notre jeunesse! vous vous en souvenez? nous n'étions pas les moins séduisantes, ni les plus insensibles.

—Bah! s'écria la Corriveau, j'aurais voulu être homme, moi! le destin s'est fièrement trompé en me faisant femme!

—Je suis contente d'être femme, moi, dame Dodier, oui, ma foi! Les hommes ne sont pas capables d'être la moitié aussi méchants que les femmes, surtout quand elles sont jeunes et jolies.

Et elle rit tant que ses yeux rouges et chassieux se remplirent de larmes.

—C'est vrai ce que vous dites là, mère Malheur! les plus belles femmes sont toujours les plus méchantes. Belle et cruelle! belle et cruelle! c'est un vieux dicton. Mais bah! nous sommes toutes pareilles; nous portons toute la marque de Satan.

La Corriveau avait l'air d'Hécate en prononçant ce blasphème contre la femme.

—La marque de Satan! reprit mère Malheur, je l'ai sur un genou, voyez — J'ai été, un jour, citée devant la haut Cour d'Arras, à cause de ce signe de sorcellerie. Mais le juge — un imbécile — a déclaré que c'était un grain de beauté et que je n'étais pas du tout sorcière pour cela. Tout de même, je l'ai ensorcelé comme il faut. Le pauvre garçon! il mourut dans le cours de l'année et le diable vint, sous la forme d'un chat, se coucher sur son tombeau, jusqu'à ce que ses amis eussent planté une croix. Je vous le répète, je suis contente d'être femme, parce qu'il est toujours aisé de se faire belle et d'être méchante. C'est ce que je dis aux jeunes filles qui viennent me consulter, et elles me donnent double salaire pour cela.

—Eh bien! pas moi! Les femmes, mère Malheur, elles nous méprisent, nous appellent des vauriennes, des sorcières, et elles font pis que nous: elles mentent, frappent, tuent pour l'amour d'un homme qu'elles trahiront demain. Salomon, le plus sage des hommes, n'a trouvé dans son temps, qu'une femme vertueuse sur mille; aujourd'hui, il n'en trouverait pas une dans tout le monde. Apportez-moi un verre de vin, mère Malheur; je suis fatiguée de voyager, dans l'obscurité, jusqu'à la maison de cette joyeuse dame dont il est question.

Mère Malheur avait une cruche d'excellent vin qu'un matelot lui avait apportée après l'avoir volée à

bord de son vaisseau; elle en remplit deux grands gobelets.

—Vous ne m'avez toujours pas dit le nom de cette dame.

—Non, et je ne vous le dirai pas encore. Seulement, sachez qu'elle est capable de nous en remontrer à toutes deux. Mais j'ai fini d'aller chez elle.

La Corriveau ne se rendit plus en effet chez Mlle des Meloises. Mais elle fut tenue au courant des agissements de l'intendant. Il était allé aux Trois-Rivières, pour affaires urgentes, et pouvait y demeurer une semaine.

Angélique avait questionné Varin, pour savoir ce qui s'était cassé au conseil. Varin lui fit un compte-rendu fantaisiste et raconta tout autre chose que la vérité. S'il eut dit que le gouverneur avait ordre de chercher Mlle de Saint-Castin, et qu'il fallait à tout prix la trouver, elle se serait écriée de la voir pour le conseiller de faire visiter Beaumanoir. Elle aurait pu ainsi éloigner sa rivale, sans avoir besoin de recourir au crime.

Il ne devait pas en être ainsi.

Mère Malheur était mieux informée. Une servante de Varin, qui venait la consulter assez souvent et qui ne se faisait pas un scrupule de bavarder, lui avait tout dit. Elle savait cela, elle, d'une petite domestique, son amoureux, qui avait espionné son maître l'intendant pendant qu'ils causaient ensemble des lettres du baron et de la Pompadour. Elle se hâta d'accourir chez la vieille sorcière avec sa nouvelle intéressante, et un pot de confitures volé à la cuisine. Mère Malheur montra autant d'empressement à tout révéler à la Corriveau.

La Corriveau comprit aussitôt qu'il fallait empêcher Mlle des Meloises de connaître cela. Elle échangea d'avis, ne voudrait plus faire périr sa rivale, et la récompense promise pour le forfait serait perdue. Elle ne l'entendait pas ainsi, la Corriveau! Elle avait mis la main dans le plat et ne devait pas le retirer vide. La chance était trop belle, le crime trop noir, pour y renoncer.

La malheureuse Angélique, victime de ses passions d'abord, allait devenir victime de la Corriveau. Sans en faire tout à fait sa confidente, la Corriveau résolut de se servir sans retard pendant de sa vieille amie, et d'utiliser ses infâmes services. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Mère Malheur avait été servante à Beaumanoir autrefois. Elle connaissait parfaitement la maison. Dans les jours d'ardeur et de folie de la jeunesse, elle était souvent entrée ou sortie clandestinement, par le passage souterrain, qui reliait la tour aux voûtes du château. Elle était familière avec dame Tremblay. La charmante Joséphine de jadis l'avait souvent consultée, dans les instants critiques où son cœur large était également divisé entre ses amoureux admirateurs.

Maintenant, le plus grand plaisir de ces deux vieilles friponnes était de s'asseoir à une petite table, en face l'une de l'autre, avec une tasse de thé ou un verre de rhum, et de rappeler ce temps éloigné de leur jeunesse scabreuse. Cela avait la senteur du vice aimé, et regaillardissait leurs esprits, comme la senteur du foin nouvellement fauché nous rappelle que l'été est revenu, et que c'est le temps des ébats joyeux dans les vertes prairies.

La Corriveau ne doutait point que la captive de Beaumanoir ne fût Mlle de Saint-Castin. Le souvenir de la rencontre d'une jeune blanche et des Abénaquis, dans le bois de Saint-Vallier, et des questions qu'elle lui adressa au sujet de l'intendant, la confirma dans son opinion. Elle résolut d'envoyer sa complice nouvelle au château, sous prétexte de faire une visite à dame Tremblay, mais en réalité pour qu'elle pût lui préparer les voies à elle-même, et la mettre en communication avec la captive.

Si Caroline se décidait à admettre la Corriveau dans sa chambre privée, et à lui accorder un peu de confiance, le reste irait bien. Elle

dit cela avec une satisfaction singulière, la Corriveau, que le reste irait bien. Puis, ce ne serait pas Mlle des Meloises qui péserait l'or, le prix du sang! Une fois le crime consommé, elle verrait!

Elle allait devenir toute puissante et terriblement redoutable, la sorcière de Saint-Vallier. Elle serait riche enfin, très riche! Mlle des Meloises partagerait bien sa fortune avec elle, plutôt que de s'exposer aux conséquences d'une trahison. Si la mort de cette recluse doit être pour elle un élixir de vie, pour la Corriveau, elle sera la pierre de touche de la fortune.

Le lendemain, mère Malheur se rendait à Beaumanoir. Elle portait, pour Mlle de Saint-Castin, une lettre d'une écriture italienne. Marie Exili avait enseigné l'écriture à sa fille.

Les personnes qui savaient écrire étaient assez rares à cette époque, surtout parmi le peuple. Aussi les gens s'étonnaient assez de trouver cet art chez la Corriveau, et ils supposaient charitablement qu'elle l'avait appris du diable, tout comme elle avait appris de lui à les ensorceler.

Mère Malheur présentait une cordiale réception. Il y aurait sans doute: tasse de thé agrémenté d'eau-de-vie, évocation des souverainetés court vêtues. Elle fit donc sa grande toilette: une coiffe avec large dentelle, un chapeau pointu, des boucles d'oreilles, des souliers avec boucles de cuivre, un jupon court et des bas rouges.

Elle partit appuyée sur sa canne. Elle trotta dru. Arrivée sur la grève de la rivière Saint-Charles, elle appela le passeur qui se hâta de venir.

de sa canne le sol avec fureur, et faisant signe de son doigt osseux, elle s'écria:

—Que le diable prenne soin de vous, Babet!... Et comment se fait-il que vous soyez devenue la femme d'un honnête homme? il n'y avait donc pas de sorcière alors? Ah! vos belles joues roses deviendront blanches comme un morceau de craie, avant que vous en attrapiez un autre, quand celui-ci sera mort! Regardez!...

Et, avec le bout de sa canne, toujours, elle fit un pentagone sur le sable.

—Quand ce signe sera effacé, continua-t-elle, attention! les malheurs commenceront. Ce n'est pas moi qui les cause, ces malheurs, je ne fais que les prédire! Adieu, dame, Babet, bon voyage à moi! mauvaise chance à vous!

La vieille sorcière s'éloigna, marchant vite, à l'aide de son bâton, sur le bord du chemin qui conduisait à Charlesbourg.

Jean était terrifié Babet, rouge de colère, se frappa dans les mains en criant:

—Va-t-en, vieille méchante! je voudrais te voir monter à la lune dans un baril de goudron enflammé!... Mauvais voyage... mauvais voyage! D'abord, tu ne sors jamais que pour le mal!

Jean dit à Babet, d'un air triste et d'un ton lamentable:

—Elle a laissé la marque de Satan sur le sable; allons-nous l'effacer, ou demander au curé qu'il vienne avec l'eau bénite? Pour sûr, qu'il arrivera malheur à quelqu'un!

—Mais si le malheur ne tombe pas sur nous, Jean, qu'est-ce que

s'éloignèrent l'un après l'autre et la laissèrent seule.

Dame Bédard et sa fille Zoé vinrent la trouver. La conversation s'engagea aussitôt. Zoé voulait savoir le bonheur qui l'attendait dans son ménage. Elle pria la sorcière de soulever un coin du voile qui lui dérobait l'avenir.

Mère Malheur se rendit à ses désirs et lui dit une foule de choses agréables, sans doute, car après son départ, la jeune fille affirma que jamais diseuse de bonne aventure ne pouvait deviner la vérité et lire dans l'avenir comme cette bonne vieille. Elle la trouvait une bonne vieille; et les gens qui parlaient mal d'elle, étaient tous des mauvaises langues.

Quand elle raconta à sa mère les prédictions qui venaient d'être faites à son sujet, sa mère se mit à rire et fut toute joyeuse comme une aïeule près du berceau de son premier petit-fils.

Mère Malheur ne savait pas au juste pourquoi elle se rendait à Beaumanoir, mais elle flairait du sang et cela lui donnait du courage.

Elle se remit en route, et vite, vite! la main crispée sur sa canne noueuse, laide comme un gnome, un rayon du feu de l'enfer dans les yeux, elle entra dans la forêt.

Ses pieds maudits fouillaient dru et recuaient, avec un bruit sec, les feuilles de pourpre et de safran tombées des rameaux, pour faire un tapis au sol flétri. Le ciel était d'azur, l'air frais et embaumé, mais pour elle tout paraissait ténébreux. Elle haïssait les splendeurs de Dieu.

C'était l'été de la Saint-Martin, l'été des Sauvages, comme disent les habitants, et la nature, à la veille de s'endormir dans le tombeau de l'hiver, sous son épais linceul de neige, prodiguait comme pour se faire regretter davantage, dans une heure de douce ivresse, ses charmes ravissants et ses glorieuses beautés.

Mère Malheur abominait les rayons de lumière qui jouaient dans les feuillages éclatants, les oiseaux qui chantaient de bonheur, les souffles parfumés qui murmuraient partout, parce que c'était la bonté de Dieu qui faisait descendre ces rayons du ciel, chanter ces oiseaux sur les arbres, ouvrir ces souffles odorants dans l'espace.

Elle arriva enfin, tout essoufflée, à la porte du château, et un cruel sourire parut sur ses lèvres. Ceux qui l'aperçurent d'abord, récitèrent un Ave Maria pour détourner les mauvais sorts de leur tête, et la saluèrent poliment ensuite. Ils n'étaient pas fâchés, car, pour une pièce d'argent, ils sauraient enfin si l'amant est fidèle, si l'insensible se laissera toucher, si la richesse viendra un jour, et mille choses qu'il n'est pas indifférent de connaître.

Dame Tremblay sortait par la porte de derrière du château, comme elle arrivait.

—Sur ma vie! s'écria-t-elle, c'est la mère Malheur! Bonjour! ma vieille âme damnée! Vous avez deviné que je voulais vous voir, c'est sûr! Entrez, venez vous reposer. Vous devez être fatiguée, la mère, normis que vous soyez venue à cheval sur un manche à balai... Entrez, ne vous occupez point de ces jeunesse.

Elle faisait allusion aux domestiques qui, la tête dans les portes, chuchotaient entre eux.

Les deux vieilles femmes entrèrent.

Dame Tremblay conduisit mère Malheur à sa chambre et lui versa un verre d'eau-de-vie.

—Prenez ceci, dit-elle, cela va vous reconforter. Il est excellent ce cognac. J'en prends, moi, de temps en temps, un plein dé, comme cela, et je m'en trouve bien. Quand j'étais la charmante Joséphine, j'avais coutume de mettre mes lèvres sur le bord des gobelets que je présentais aux galants, et je ne buvais pas plus qu'une mouche. Les coquins! ils ne voulaient boire que dans ces gobelets! Hélas! mère Malheur! ajouta-t-elle, d'un air dolent et en branlant la tête, nous ne pouvons pas rester toujours jeunes et belles!

(A SUIVRE)



● Le plus grand plaisir de ces deux vieilles friponnes....

Le passeur, c'était toujours Jean Le Nocher.

Il fit le signe de la croix, quand elle mit le pied dans son bac, et prenant son aviron, il se hâta de ramer comme pour avoir fini le plus tôt possible.

Il ne voulut pas accepter de péage, mais ce ne fut pas par galanterie, assurément. Babet s'en aperçut et elle accourut:

—Payez à moi, mère Malheur, fit-elle, c'est la même chose.

Et elle mit la monnaie dans sa poche en disant à son mari:

—Vous êtes fou, l'argent ne sent pas mauvais. Au reste, nous le donnerons à l'église et ça le purifiera.

Mère Malheur était accoutumée au mépris et aux railleries du monde; cependant, la remarque de Babet la blessa. Elle frappa du bout

cela fait? Pas besoin de pleurer! Laissons ce signe, et le curé l'effacera. Il détournera bien la malédiction.

—C'est bon! laissons-la aussi longtemps que possible cette marque du diable, puisque le malheur ne doit arriver que lorsqu'elle sera effacée.

Il courut à la maison chercher une cuve, et la mit sur le signe fatal, en guise de couvercle.

Mère Malheur, tour à tour riant et maudissant, monta la route de Charlesbourg, et vint s'arrêter un instant sous le vieil arbre qui ombrageait la Couronne de France.

Deux ou trois habitants vidaient, en causant, leur gobelet de cidre. Ils s'empressèrent de lui faire place.

Elle s'assit, les fixa de ses petits yeux rouges et leur causa tant d'effroi, ou de répugnance, qu'ils

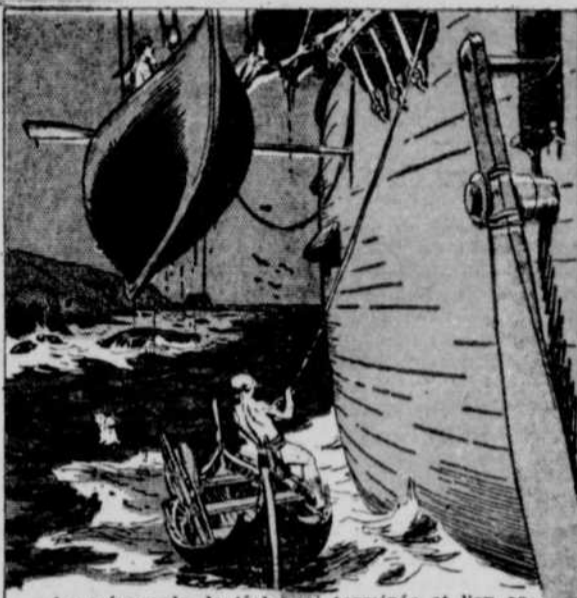
Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur par HAROLD R. FOSTER

Pendant qu'il est enchaîné à un banc de rameurs à bord de la trirème d'Angor Wrack, le prince Vaillant découvre soudain le moyen de se servir du "collier enchanté" et il a vite fait de se débarrasser de ses chaînes.



La trirème est ancrée près de la côte, pendant que des embarcations remorquent jusqu'à son bord des barriques d'eau fraîche.



Au crépuscule, la tâche est terminée et l'on remonte une à une les embarcations. Les rameurs espèrent qu'on ne lèvera pas l'ancre immédiatement et qu'ils auront encore quelques heures pour se reposer.



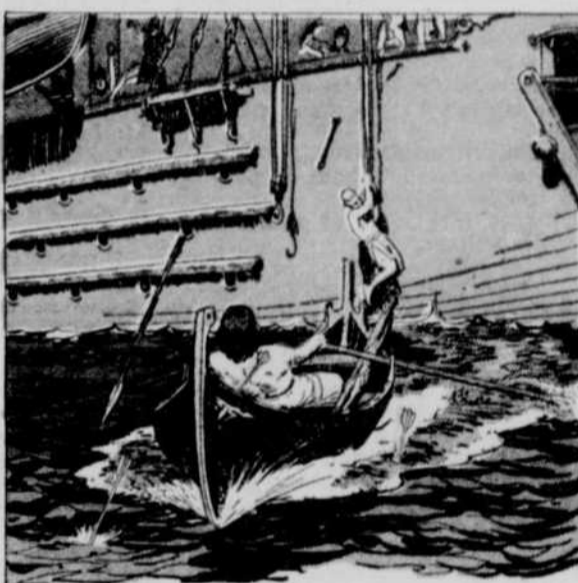
Mais bientôt le sifflement du fouet du Maître d'équipage vient rappeler aux pauvres esclaves qu'ils doivent se mettre à ramer sans plus attendre.



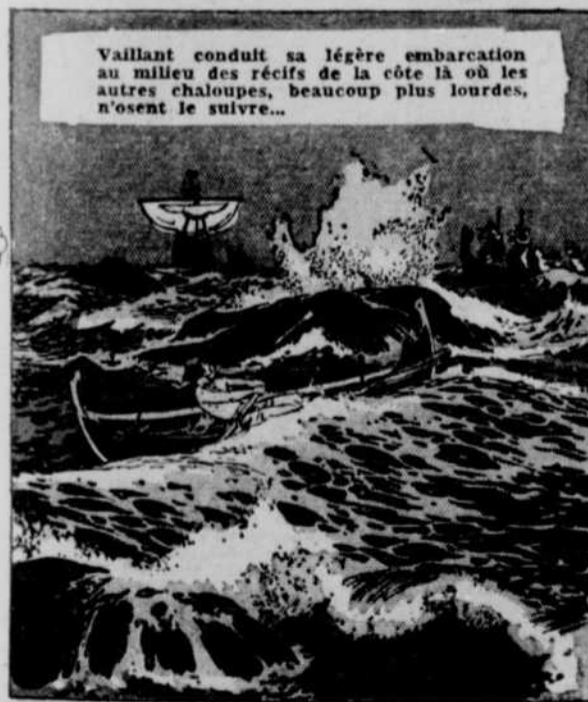
Un instant plus tard le Maître d'équipage quitte ce bas monde avec une rapidité qu'il n'avait sans doute pas méritée!



Vaillant s'est élancé par-dessus le bestingage et plonge dans la mer avant que personne n'ait complètement réalisé ce qui venait de se passer. Il se hisse dans la dernière embarcation et se met à ramer de toutes ses forces.



Pendant qu'on se hâte de mettre d'autres embarcations à la mer, des archers décochent leurs flèches contre le fuyard et ce n'est que par une chance inouïe que le jeune homme n'est pas atteint.



Vaillant conduit sa légère embarcation au milieu des récifs de la côte là où les autres chaloupes, beaucoup plus lourdes, n'osent le suivre...



La nuit vient enfin mettre fin à la poursuite des guerriers d'Angoro Wrack... Vaillant hisse la petite voile et se dirige vers la haute mer et de nouvelles aventures... La semaine prochaine : L'INOUBLIABLE VISAGE



AMURATH THAGHAR LAUNCELOT SIR GAWAIN PRINCE VALIANT KING ARTHUR QUEEN GUINEVERE WISE MERLIN MORGAN LE FEY GALIUD

Articles de revues

L'INFLUENCE DU SOLEIL EN MÉTÉOROLOGIE, par A. Turpain, professeur à l'université de Poitiers, *La Nature*, No 2998, 1er avril 1937.

L'auteur présente les conclusions fort intéressantes qui se tirent des travaux poursuivis pendant plus de cinquante ans par M. Henri Mémery à l'Observatoire de physique solaire et de météorologie de Talence (Gironde).

"C'est, dit-il, pour avoir comparé les "moyennes", annuelles, mensuelles ou autres, aux variations atmosphériques qu'on a nié l'influence des phénomènes solaires en météorologie.

"La méthode qui donne des résultats décisifs est celle des comparaisons "journalières" entre les phénomènes en présence. — Elle permet de reconnaître comment se comportent la température, la pluie, la pression, etc. quand il se produit des variations importantes dans les phénomènes solaires.

"En effectuant ces comparaisons, on reconnaît les deux règles générales suivantes :

1o Toute "apparition" ou "recrudescence" de taches solaires est suivie d'une "hausse de température", avec temps beau et sec en été, et temps doux et humide en hiver.

2o Toute "disparition" ou "diminution" de taches solaires est suivie d'une "diminution de la température" avec temps pluvieux en été, temps sec en hiver.

3o Les diminutions d'activités solaires sont, en toute saison, suivies de perturbations atmosphériques."

Ce qu'il faut surveiller, ce sont les taches individuelles.

PLANETS AND SUN SPOTS, par William-A. Luby, *Popular Astronomy*, décembre 1940.

On admet depuis 1862, que les planètes sont pour quelque chose dans la production des taches sur le Soleil, mais on était jamais parvenu à expliquer leur mode d'action. L'auteur présente, en quatorze pages de texte, la théorie qu'il a pu établir d'après des calculs résultant de mesures effectuées de 1826 à 1930. D'après lui, ce n'est pas l'effet de marée, mais l'effet "précessionnel" qui fait agir les planètes sur le Soleil. Cette action précessionnelle tend à déplacer la matière de la ceinture solaire (ellipsoïde) vers le sud d'un côté, et vers le nord de l'autre côté, sans y parvenir toutefois à cause de la force centrifuge causée par la rotation du Soleil. Les pertur-

bations conjointes causées ainsi par Mercure, Vénus, la Terre, Jupiter et Saturne, donnent naissance aux taches du Soleil.

COMET CUNNINGHAM, 1940c, par Ruth-J. Northcott, *The Journal of The Royal Astronomical Society of Canada*.

C'est un compte rendu de l'étude de l'éclat de la comète Cunningham faite par des membres de la société canadienne. M. De Lisle Garneau, de Montréal, y figure très avantageusement, à côté du Dr Peter-M. Millman et M. Bert Topham. Nous reproduisons ailleurs le graphique illustrant les résultats de ces observateurs.

La revue "HE SKY"

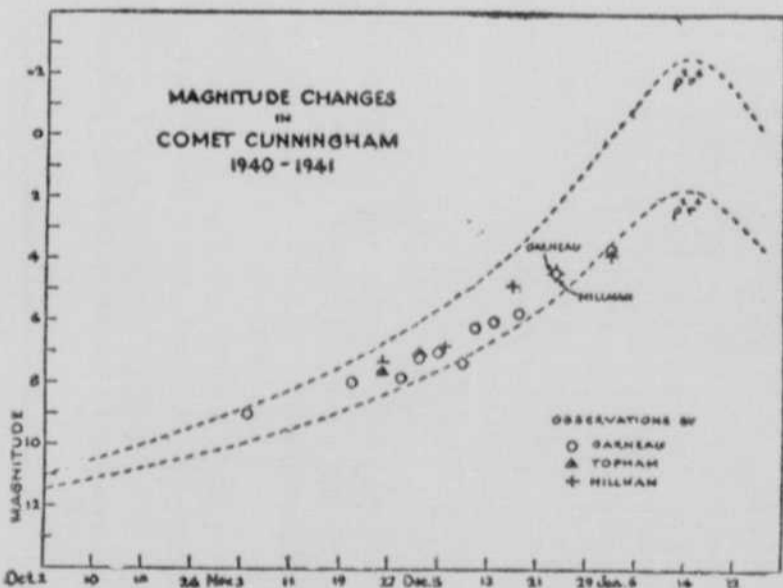
La livraison du mois de mars nous offre une intéressante biographie de l'astronome américain, John-A. Miller, et un article de Horace-R. Byers, de l'université de Chicago, sur la façon moderne de prévoir le temps. Un collaborateur régulier de la revue, William-H. Barton, jr, résume en quelques pages tout ce qu'on connaît sur l'histoire des comètes et des étoiles filantes.

On peut se procurer cette revue à Québec, en s'adressant au dépositaire, M. Lauréat Ouellet, 9^e, 41^eme Rue, Limoilou. (30 cents).

L'activité du soleil

Durant les semaines du 23 février et du 2 mars, trois groupes de taches sont passés au méridien central du Soleil.

On affirme que c'est à tort qu'on attribue l'invention de la brouette au grand philosophe Pascal. En effet, en observant une des sculptures des stalles de Saint-Spire à Corbeil — XVe siècle — on distingue une brouette. Ce qui indiquerait que ce véhicule était antérieur à Pascal.



● Changements de magnitude de la comète Cunningham. Le graphique représente les mesures de M. De Lisle Garneau, auxquelles ont été ajoutés quelques estimés du Dr Peter M. Millman et de M. Bert Topham. La courbe du haut correspond aux variations de magnitude suivant la loi de la 6^{ème} puissance et celle du bas, aux variations suivant la loi de la 4^{ème} puissance.

LA PISTE CABOT

Les réparations qu'on vient de faire à la piste Cabot, dans le parc national des Hautes Terres du Cap-Breton, assureront aux touristes plus de sécurité et de confort qu'autrefois. On peut aujourd'hui accomplir une magnifique randonnée en automobile et jouir d'un spectacle inoubliable, offert par la montagne, la mer et la vallée. L'ancienne route, qui perpétue le souvenir des explorateurs Jean et Sébastien Cabot, a été reconstruite, en bonne partie, par les soins du ministère des Mines et des Ressources, pour répondre aux besoins de l'aventurier moderne qu'est l'automobiliste.

La piste Cabot encercle la partie septentrionale de l'Île-du-Cap-Breton et serpente à l'intérieur et à l'extérieur du parc sur une distance de soixante-dix milles de l'entrée ouest à l'entrée est du parc. En venant de l'ouest par la vallée Margaree, la route pénètre dans le parc, près de Chéticamp, traverse la rivière Chéticamp, entre dans une vallée boisée, passe sous des collines abruptes, et émerge au-dessus du golfe St-Laurent. De là, la piste Cabot côtoie le golfe, traverse une petite péninsule appelée la Presqu'île et s'élève jusqu'à plusieurs centaines de

pieds au-dessus du niveau de la mer. Le touriste peut alors avoir des aperçus remarquables de cette côte si pittoresque. La route tourne ensuite vers l'est, dans la vallée Jumping Brook, traverse le mont Mackenzie, puis redescend vers le village de la baie Plaisante.

De la baie Plaisante vers l'est, la route remonte la rivière Grande-Anse au flanc du mont North, qu'elle traverse pour entrer dans la vallée North Aspy. Du sommet, à Big Intervale, on peut observer un splendide panorama de collines onduleuses et de vallées fertiles. Une brume légère n'empêche point d'apercevoir l'Atlantique. La route quitte le parc pour atteindre le village de Cap-Nord, puis oblique au sud-est vers Neil Harbour, village de pêcheurs caractéristique et centre de la pêche à l'espadon.

La piste Cabot poursuit vers le sud, revient dans le parc, traverse de nombreux ruisseaux, et retrouve la côte à North Ingonish, à l'extérieur du parc. A cinq milles plus au sud, à Clyburn Brook, la voilà de nouveau dans le parc avant de nous conduire à l'entrée de l'est (Ingonish Beach), où sont les bureaux de l'administration.

Ce sont les mêmes apparus il y a 27 jours, mais leur développement a été considérable. Le passage du deuxième groupe a été marqué par un évanouissement complet de la transmission sur ondes courtes, qui étaient excellentes les jours précédents. Il faudra surveiller le prochain retour de ces taches dans la dernière semaine de mars.

LE CERCLE ASTRONOMIQUE DE QUÉBEC

Le Cercle a tenu sa troisième assemblée le 1er mars, dans la salle de Philosophie de l'université Laval. Les membres en sont venus à la conclusion qu'il était à propos de se réunir plus souvent, une fois la semaine, par exemple, tant que l'organisation de la société ne sera pas complète.

Il y aura donc réunion tous les samedis soirs, excepté dans le cas où la société s'est déjà réunie dans le cou-

rant de la semaine. Le cas s'est présenté, en effet, cette semaine. Il n'y a pas de réunion ce soir, par suite de la conférence qui a été donnée devant le Cercle, mercredi dernier, par le R. F. Joachim.

On a aussi décidé d'adopter le système de la Société astronomique de France pour l'admission des nouveaux membres. Le candidat doit faire patronner sa demande par deux personnes déjà membres de la société. S'il n'en connaît pas, le secrétaire se chargera de lui en désigner.

Le typo ayant sauté une ligne de notre texte du 2 mars au sujet de l'éclipse de Lune du 13, nous sommes obligés de reprendre le passage en cause. "Le crépuscule astronomique durant 1 h. 45 m. à cette date, la nuit complète sera terminée déjà à 4 h. 30, soit un peu avant le commencement de l'éclipse."

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

7---Les Grecs

par M. PATRICE BUET d'après les dessins et reconstitutions de M. Goichon.

I--LES PELASGES



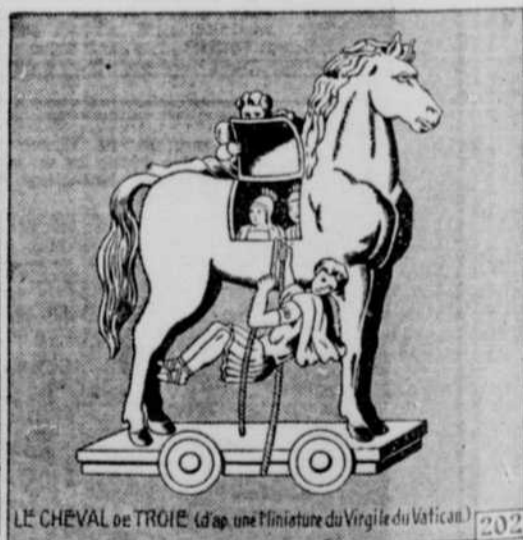
201. — LA GUERRE DE TROIE...

Le royaume de Troie s'élevait en face de la Grèce, sur les côtes opposées de la mer Egée. Ce royaume où florissait la civilisation, vivait dans le luxe et la richesse et nourrissait une haine profonde pour la Grèce, bien que d'origine, de mœurs et de religion identiques.

Paris, fils de Priam roi de Troie, passant à Sparte, vit Hélène, femme du roi Ménélas et l'enleva.

Ménélas et son frère Agamemnon indignés de cette violence soulèvent la Grèce entière et réunissent cent mille hommes sur les bords de l'Euripe. Le chef de l'expédition était Agamemnon, secondé par d'autres chefs remarquables: Ménélas, Diomède, les deux Ajax, Nestor, Ulysse, Philoctète et surtout Achille et son fidèle ami Patrocle.

Priam ne disposait que de cinquante mille hommes; néanmoins, par suite du manque de vivres et des rivalités et querelles des chefs grecs, le siège dura dix ans.



202. — LA CHUTE DE TROIE

Achille maltraité par le chef de l'expédition, Agamemnon se retire sous sa tente, et se venge par l'inaction; mais, Hector a tué Patrocle et Achille venge son ami, en tuant Hector lui-même, et tombe à son tour trappé par la flèche de Paris.

Le siège s'éternise, et les Grecs, dans l'impossibilité de se rendre maîtres de la ville par la force, décident d'employer la ruse.

Après un long et minutieux travail, ils ont construit un cheval en bois de dimensions colossales et en font présent aux Troyens. Malgré l'avis de leur grand-prêtre Laocoon, les Troyens séduits acceptent ce qu'ils considèrent comme une œuvre d'art et introduisent le cheval au centre de la ville. En réalité, le cheval est creux et les guerriers qui l'occupent peuvent à la faveur de la nuit ouvrir les portes de la ville aux assiégeants.

Troie est détruite, Priam égorgé, sa femme et ses filles emmenées en captivité.

La guerre de Troie a été chantée par le grand poète Homère qui vivait vers l'an 1000 av. J.-C. dans son épopée l'Iliade.

La mi-carême

Réflexion pour le Carême

"Peuple au cou raide"

Notre frontispice, dessin de notre artiste, Mme Andrée-M. Houde, représente une scène de la MI-CAREME, à la Basse-Ville. Cette année, la mi-carême tombe le 20 mars. On sait que c'est toujours le jeudi de la troisième semaine du Carême.

L'Eglise permet l'emploi d'ornements roses au dimanche de "Lactare", qui commence la quatrième semaine

du Carême. Le jeudi précédent, qui forme le milieu du temps quadragésimal, a été célébré, surtout en France, par des réjouissances analogues à celles du mardi-gras et dans lesquelles on a voulu voir une survivance de celles que les Romains célébraient aux ides de Mars en l'honneur d'Anna Paremma. L'usage des fêtes de la mi-carême, qui remonte au moins au XVe siècle, s'est perpétué jusqu'ici.

Je vois que ce peuple est un peuple au cou raide. Maintenant laisse-moi; que ma colère s'embrace contre eux et que je les consume". (Exode, XXXII, 9.

souvent à l'église, qui ne fréquentons pas plus les sacrements, qui ne sommes pas plus soucieux de vivre en état de grâce, et qui n'acceptons, en fait de sacrifices, que ceux que la vie nous impose de son geste brutal.

LE CAREME

On sait que le CAREME est un temps d'abstinence, pour les catholiques, qui dure quarante-six jours, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques.

Pour préparer les âmes aux fêtes de Pâques, l'Eglise, s'inspirant du jeune de Notre-Seigneur au désert, institua une période de 40 jours de pénitence appelée "Quadragesima". Saint Léon la considère comme d'institution apostolique.

Les Gaulois, puis les Francs, dès qu'ils furent convertis à la religion chrétienne, observèrent les prescriptions du Carême avec une grande ferveur. Il est vrai que pour les faire respecter l'autorité royale vint souvent en aide au pouvoir ecclésiastique. En 789, Charlemagne déclare, par un capitulaire, "punissable de mort" quiconque enfreindra la loi du Carême sans motif légitime. Ce capitulaire n'existait depuis plusieurs siècles que "pour mémoire" dans l'immense collection des lois françaises, lorsqu'il fut confirmé au XVIe siècle sous le règne de Henri IV. On lit dans "L'Etoile", sous la date du 7 février 1595 : "Le mardi 7, jour de quaresme-prenant, y eut force mascarades et folies par la ville, comme de coutume; on disoit que le roy s'y trouveroit. Le duc de Guise et Vietry coururent les rues avec

dix mille insolences. Ce jour feurent publiées à Paris les deffences de manger chair en quaresme sans dispenses, sur peine de punition corporelle, et aux bouchers d'en vendre ni estaler sur peine de la vie."

En ce temps là, les malades et les troupes étaient tenus de se conformer aux prescriptions du Carême.

En 1529, Henri II de France autorisa les bouchers à vendre de la viande en carême aux personnes pourvues d'un certificat de médecin. Charles IX défendit d'en vendre même aux huguenots; plus tard, se relâchant de cette sévérité, il en attribua exclusivement la vente aux Hôtels-Dieu pour les malades. Mais le parlement y mit une entrave; il exigea non-seulement que l'acheteur apportât une attestation du médecin, mais que le boucher prit encore le nom et l'adresse du malade. Plus tard, il fallut, en outre, un certificat du curé.

Par extension, le nom de "carême" a été donné à des périodes de jeûne en usage dans plusieurs ordres monastiques: ainsi, chez les Bénédictins, le carême de Saint-Martin, avant Noël, et le carême de Saint-Jean-Baptiste, avant la Pentecôte.

EN NOUVELLE-FRANCE

On ne badinait pas sur l'observation du carême dans les premiers temps de la colonie française au Canada.

Pendant le carême de 1670, Louis Gaboury, habitant de l'île d'Orléans, ayant mangé de la viande sans en demander permission à l'Eglise, fut dénoncé au juge prévôt de Liret par Etienne Beaufils, un de ses voisins.

Gaboury fut condamné à être attaché au poteau public pendant trois heures, puis à être conduit à la porte de la chapelle de l'île d'Orléans, et là, à genoux, mains jointes et tête nue, demander pardon à Dieu, au Roi et à la justice. Il devait en outre payer une amende de vingt livres applicables aux oeuvres pies de sa paroisse et donner à son dénonciateur une vache et une somme équivalente à son profit pendant un an.

Gaboury trouvant la sentence un peu forte appela au Conseil Souverain. Celui-ci mit l'appel à néant, mais corrigea le jugement du juge de Liret en condamnant Gaboury à donner à Beaufils une somme de soixante livres au lieu d'une vache. L'amende fut portée à vingt-cinq livres, dont la moitié payable à l'église paroissiale de l'île d'Orléans et l'autre à l'huissier LeVasseur en déduction de ce qui lui était dû.

Que les temps sont changés! Les prescriptions de l'Eglise ont été considérablement adoucies et le pouvoir civil ne voit plus à ce qu'elles soient observées. Et les fidèles ne se font pas scrupule de les enfreindre ouvertement.

Arriver comme marée en carême, arriver fort à propos, comme la marée alors que les aliments gras sont prohibés.

"CAREME-PRENANT" se disait naguère familièrement des trois jours gras qui précèdent le mercredi des Cendres, et plus particulièrement du mardi-gras lui-même. On appelait aussi ainsi des gens masqués et déguisés, courant les rues pendant les jours gras, et même des personnes vêtues, dans le cours de l'année, d'une manière extravagante qui les faisait ressembler à des masques. Le peuple de cette époque disait proverbialement: "Il faut faire carême-prenant avec sa femme et Pâques avec son curé."

UNE GREVE!

—Tiens! Encore une grève qui nous menace.
—Quoi donc?
—Les coureurs des six jours qui exigent les 5-8.

Ces paroles de Jéhovah à Moïse sont d'une tragique actualité. Où est le téméraire qui pourrait affirmer que ce n'est pas le châtiment de Dieu que le monde subit actuellement?

Et le peuple au cou raide, c'est nous que le malheur de toute une Europe ensanglantée n'a pas arrachés à notre vie de tiédeur.

Et le peuple au cou raide, c'est nous qui, frappés déjà dans des fils, des frères ou des parents, continuons, en pleurant nos disparus, à demander au monde tous ses plaisirs suspects.

Et le peuple au cou raide, c'est nous qui profitons de la prospérité artificielle et temporaire créée par les nécessités de la guerre, pour augmenter notre train de vie et notre train de plaisir, en nous plaignant, — parce que c'est la mode — que les temps sont durs.

Et le peuple au cou raide, c'est nous qui depuis la guerre n'allons pas plus

TABLEAU DE LA VIE D'UNE FEMME NAZIE

• Chaque heure du jour est ordonnée, car la journée entière de l'Allemande appartient à l'Etat. — Vie domestique à peu près nulle.

Trois journaux allemands ont exposé simultanément, il y a quelques semaines, en le glorifiant de qualificatifs sonores et pompeux, le tableau de la vie quotidienne "d'une Berlinoise moyenne". Ces articles ayant été reproduits par des publications de pays neutres, il nous a été possible d'en prendre connaissance. Dégagé de son contexte laudatif, ce tableau, que nous donnons ci-après, n'est pas sans nous laisser un sentiment de pitié pour la femme nazie. (Les trois journaux sont: "Das Reich", "Die Zeit" et "Frankfurter Zeitung").

Madame se lève à 6 heures du matin, saute dans un tram à 6 h. 30 afin de pouvoir commencer son travail, à l'usine, à 7 heures tapant. Dans son réticule, elle n'a pas de cosmétiques, car "la vraie nordique ne se peinturlure pas le minois", mais elle y a placé deux sandwiches pour la collation de midi. Cete collation doit être légère, afin que l'énergie de l'ouvrière n'en soit pas affectée non plus que, par voie de conséquence, le rendement de l'industrie.

Ses enfants ont passé la journée entière à l'école le plus jeune est amené au jardin de l'enfance par les aînés, qui l'en ramènent le soir.

A six heures, le Berlinoise quitte l'usine et rentre chez elle. Tout d'abord, il s'agit de masquer de stores opaques toutes les fenêtres, en vertu de l'obscurité obligatoire. Puis, elle apprête son seul repas chaud de la journée. Le menu en est sommaire et d'une monotone uniformité, à cause du rationnement. Un oeuf pour deux personnes, une demi-tasse de lait, des pommes de terre rôties dans la margarine et une tranche d'ersatz de pain: telle est la composition ordinaire du menu.

Si la sirène d'alarme annonce un raid britannique, elle se réfugie au soubassement, prenant bien le soin d'y apporter son tricotage. Elle touche 300 marks par mois, mais il lui faut donner 24 marks pour le loyer, 5 marks pour le gaz et l'électricité, 30 marks pour la nourriture, 6 marks pour le jardin de l'enfance, 40 marks pour la pension de sa mère, qui a été envoyée en Prusse orientale, loin des bombardements; 20 marks à son mari qui est soldat et qui est absent depuis 13 mois; 50 marks au Front du Travail, 30 marks (soit 10 p. 100 du salaire) aux "secours d'hiver". Le reste passe en assurances, en contributions dites volontaires mais desquelles il est impos-

Un autre carême vient de commencer, qui nous ramène les terribles menaces de la liturgie contre ceux qui ne veulent pas faire pénitence, et cette année encore le peuple au cou raide trouvera le moyen de noyer le carême dans les plaisirs et dans les préparatifs d'un jour de Pâques profane, et fera de ce saint temps de renouvellement spirituel, une période de jouissance et de dévergondage.

N'y aura-t-il cette année encore que les moniales contemplatives et les petits enfants à s'imposer chaque jour un quelque chose qui coûte?

O PEUPLE AU COU RAIDE, attends-tu pour te réveiller la morsure des flammes inextinguibles?

Adapté d'un article du P. Jean LARAMEE, S.J., dans le Messager Canadien.

sible de se soustraire. Comme elle parvient à peine à subvenir aux besoins essentiels de sa famille et qu'elle réduit au strict nécessaire l'achat des vêtements, il va de soi qu'elle n'amasse pas un sou d'épargne.

Hitler avait dit: "Le premier devoir de la femme allemande est de donner des enfants à l'armée future du Reich." On peut constater cependant, d'après les journaux boches, que l'Allemande a une foule d'autres devoirs qui cadrent assez mal avec sa mission d'épouse et de mère.

Mon grand-père

Vous connaissez sans doute mon grand-père, car il fit grosse besogne dans notre paroisse de Loretteville.

AUTREFOIS : —

Il était un beau jeune homme, robuste, d'une taille élevée, à l'air simple et accueillant. N'aimait-il pas son métier de cultivateur? certes oui, il travaillait avec tant d'entrain au labeur quotidien. Quels travaux n'a-t-il pas accomplis durant sa carrière! Il fonda une noble famille, au milieu de paysans et de fermiers chrétiens. Mais lentement, il courbait, courbait...

AUJOURD'HUI : —

C'est un vieillard voûté, au teint bronzé et à la démarche lente. Ses yeux presque éteints lui donnent un air de petit vieux. O chevelure blanchie par la neige des ans, comme tu décores bien son visage ridé! Son jugement est encore bon et juste pour ses soixante-dix ans. Et maintenant, il n'a guère qu'une grande occupation: "se préparer à mourir". Que de fois, fumant un bon tabac canadien, près du poêle, ne semble-t-il pas rêver!

O courte vie, tu es presque terminée, mais mon âme demeure en paix. Une fois de plus le proverbe semble se réaliser: Qui vit bien meurt bien.

Maurice LEGARE, 14 ans, collège de Loretteville.

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

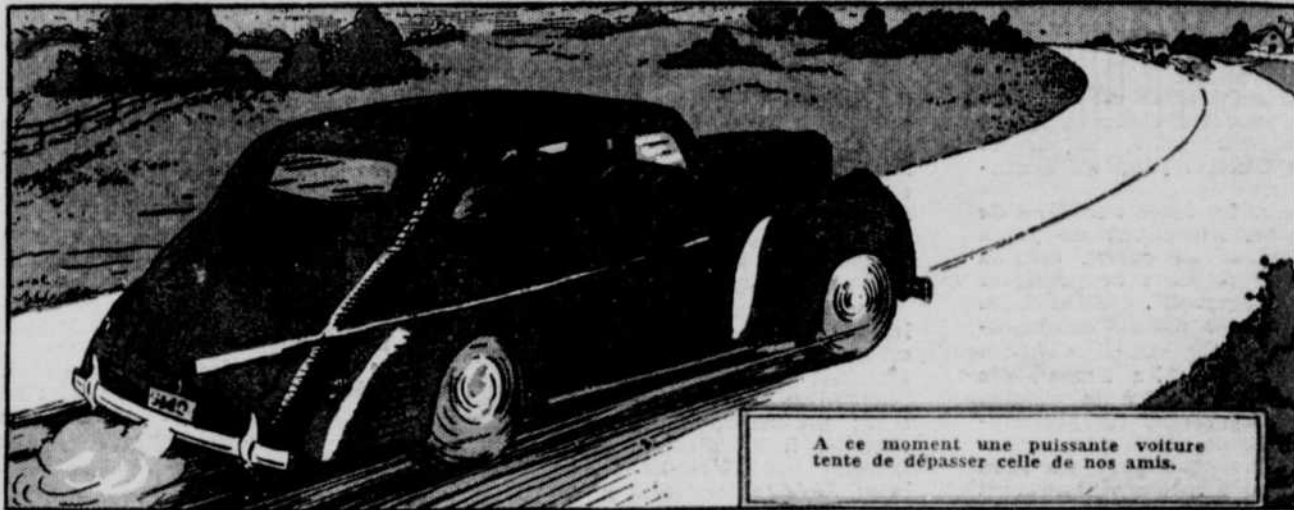
Registered U. S. Patent Office

De nombreux nouveaux modèles d'avions militaires sont disparus mystérieusement au cours d'envois d'essai. Un mystérieux appel téléphonique a pour résultat l'envoi de Jeannot et de Jules à l'usine d'une compagnie d'avions où l'on va faire l'essai d'un nouveau modèle.

Ce nouvel avion est un des plus rapides jamais construits, et les espions le savent.



Nous devons surveiller attentivement... Pourtant, ces compagnies ne laissent pas entrer n'importe qui...



A ce moment une puissante voiture tente de dépasser celle de nos amis.



Ils sont là, en avant... Prépare-toi à agir dès que nous aurons dépassé leur voiture.

Tout est prêt!



La voiture dépasse nos amis et un jet de gaz s'échappe de l'arrière d'échappement.



Jeannot!... Mais c'est la fumée empoisonnée..

Cette fumée m'aveugle... Je ne vois plus rien.



La voiture de nos amis laisse la route..



Ils vont revenir à eux.. Fouille-les vite.. Avant qu'on nous trouve ici..



Où suis-je? Que s'est-il passé?

On nous a fouillés et on nous a pris nos "laissez-passer"...